

G. 170.



170

G. 170.



ABREGÉ
 DU
TRAITÉ
 DE LA
PAIX DE L'AME
 ET DU
CONTENTEMENT
DE L'ESPRIT,

Prin PAR
 Mr. P. DU MOULIN, le Fils,
Disciple Ministre du St. Evangile.



à NEUWIED,
 Chez J. B. HAUPT, Imprimeur de la Cour
 MDCCLI.



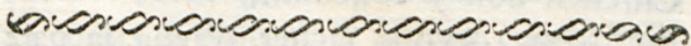
ABRÉGÉ
TRAITE
PAIX DE FAME
ET DU
CONTENTEMENT
DE L'ESPRIT
M. S. DU MOULIN
L'AN
L'AN
L'AN

L 148,





ABREGÉ
DU TRAITÉ
DE LA
PAIX DE L'AME.
LIVRE PREMIER.
De la Paix avec Dieu.



CHAPITRE I.

OU

INTRODUCTION à la Paix de l'Amé

LA Paix est un caractère des Disciples de JESUS-CHRIST. C'est le Legs Testamentaire qu'il leur a fait en mourant. *Qui n'a pas la paix au dedans de soi, ne sauroit l'avoir au dehors.* On ne doit donc rien négliger pour l'acquérir. Avoir

A 2

cette

cette *Paix*, c'est posséder tous les autres biens; & ne l'avoir pas, c'est les perdre tous & se perdre avec eux. Pour en être en possession, il ne faut point se laisser captiver par les choses de ce Monde: DIEU doit être lui seul le maître de nôtre cœur.

Il est plus aisé de faire la description de la paix, que de l'acquérir; mais il ne faut pas pour cela perdre courage. On n'en peut pas jouir parfaitement dans cette vie; cependant ce que le Fidèle en possède est un Paradis anticipé. Le but de ce TRAITÉ est de contribuer à la procurer; & tout Chretien doit y concourir.

Nous devons tâcher d'avoir la paix avec Dieu, avec nous-mêmes & avec le prochain, soit dans la Prosperité, soit dans l'Adversité & dans toutes les circonstances de la vie.

CHA-

CHAPITRE II.

De la Paix de l'Homme dans l'état d'Innocence,
& de la perte de cette Paix par le Pêché.

L'Homme, dans l'état d'Innocence, ne pouvoit que vivre en paix avec Dieu, avec lui-même, & avec les autres Créatures, & qu'être parfaitement heureux. Par son pêché il a troublé l'heureuse harmonie qu'il y avoit entre Dieu & lui. Séparé du Créateur, il n'a plus été d'accord avec les créatures. Il s'est vû en guerre avec ceux de son espece. Il a été en guerre avec lui-même, parce que ses passions ont combattu contre sa Raison, & se sont combattues entr'elles. Sa *Chair* a combattu contre son *Esprit*, & son *Esprit* contre sa chair.

L'Homme, devenu pécheur, s'est précipité dans un abîme de maux. Il en souffre déjà dans ce monde de très-cuifans; mais il en a encore de plus grands à craindre dans une autre vie. Le Pêché remplit son ame de trouble, d'agitations & de remors.

Il y a à la vérité des Pécheurs, dont la conscience est dans une espèce de *létargie*; Mais

A ;

cet

cet assoupissement ou cette sécurité n'est rien moins qu'un état de paix. *La Conscience a beau être endormie, elle se réveille quelquefois, & livre de rudes assauts au pécheur.* L'expérience justifie que le crime entraîne ordinairement après soi de terribles inquiétudes. S'il y a des Pécheurs de profession qui soient aussi tranquilles qu'ils le paroissent, je les attens à l'heure de la mort!



C H A P I T R E III.

De la Réconciliation de l'Homme avec DIEU par JESUS-CHRIST.

Les hommes étant pécheurs comme ils le sont, & par-là ennemis de Dieu, la nouvelle de leur réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ ne peut que leur être infiniment agréable. JESUS-CHRIST, par sa mort, a pleinement satisfait pour eux à la Justice Divine. La dette de leurs péchés se trouve donc acquittée, pourvû qu'ils embrassent par une vraië foi, le mérite de la mort de leur Sauveur. Une nouvelle aussi
in-

intéressante pour les Pécheurs, doit toujours les combler de joie & d'admiration, & les remplir d'amour pour Dieu & pour Jésus-Christ.

L'assurance de nôtre réconciliation avec Dieu, est l'unique fondement de la Paix de l'ame & du Contentement de l'esprit. Sans cette assurance, ni les Honneurs, ni les Richesses, ni les Plaisirs, ni quoi que ce soit que le Monde nous offre, ne sauroient nous le procurer. Une véritable Foi nous met à couvert des menaces de la Loi, & des remors de la conscience. Le mérite de **JESUS-CHRIST**, qui surpasse la grandeur de nos péchés, nous rassure contre les fraieurs qu'ils nous causent. Cette assurance produit la joie & la paix dans l'ame du Fidèle. Si l'on ne goûte pas cette joie & cette paix intérieure, cela vient de ce qu'on manque de Foi. Il faut donc travailler à l'acquiescer par la piété & par la pratique des bonnes œuvres. La Paix avec Dieu est inséparable de la Paix avec les Hommes; & qui n'a pas celle-ci, ne sauroit non plus avoir l'autre.

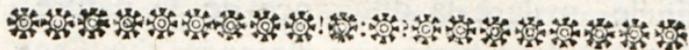
C H A P I T R E I V.

Des Moyens généraux que l'on doit employer pour se conserver la Paix avec DIEU.

Il y a des moyens généraux qui sont très-propres à nous conserver la paix avec Dieu. Le *premier*, c'est de lui rendre le culte & les hommages que nous lui devons, comme étant les *rachetés* * de l'Eternel; mais il faut que ce culte soit pur & tel qu'il l'exige de nous. Le *second*, c'est de lire, de méditer & d'écouter attentivement sa Parole, qui est une source de paix & de consolation. Le *troisième*, d'avoir une communication intime avec Dieu par la Prière. C'est par elle que nous trouvons la paix qu'il nous annonce dans sa Parole. Les sacrifices de la Loi conduisoient en quelque manière à ce saint devoir. Dieu nous ordonne de l'invoquer, & il nous y encourage par ses Promesses. La prière sert non-seulement à obtenir du secours dans nos besoins, mais encore à glorifier Dieu. Nous devons y être excités par
la

* Isaïe LXII. 12.

la grandeur de ses bienfaits, & par la considération de nôtre misère naturelle.



CHAPITRE V.

De l'Amour de Dieu.

L'AMOUR de Dieu est un sujet qu'on ne peut assez méditer. C'est le plus * parfait lien qui unisse les Fidèles avec l'Etre Suprême. Ils trouvent des marques de cet amour de Dieu envers eux, dans tout ce qui leur arrive dans ce Monde. La plus grande marque d'amour que Dieu nous ait donnée, est celle de la Rédemption, où il y a un fond d'amour inépuisable. Nous devons donc lui rendre, autant qu'il nous est possible, *amour pour amour*. Il faut aimer Dieu plutôt parce qu'il est souverainement aimable, qu'à cause du bien qu'il nous fait, & de celui que nous en espérons; mais on ne sauroit avoir un amour pur & entièrement désintéressé.

A 5

Dieu

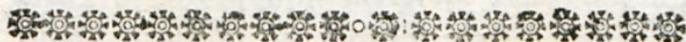
* Col. III. 14.

Dieu suit inviolablement avec les hommes, les loix de l'amitié: Il s'unit à l'ame fidèle, malgré la différence de sa nature, comme deux personnes éloignées s'unissent par l'amitié: Les Fidèles doivent donc cimenter de plus en plus cette union. Quoique souverainement parfait, il supporte des créatures très imparfaites, comme entre Amis le fort supporte le foible: L'homme de son côté, doit être humble & patient. Dieu nous donne la connoissance * de ses secrets, comme un Ami confie les siens à ses Amis: Il faut donc découvrir à ce parfait Ami nos pensées & nos actions les plus secrètes, lui confesser nos péchés, & implorer sa grace & son secours; sans cela, il est impossible de jouir intérieurement d'une paix douce & tranquille. Dieu a de la condescendance & des égards pour nous, comme les Amis en ont les uns pour les autres: Nous devons aussi nous conformer à sa volonté, & faire céder nos intérêts à ceux de sa gloire.

Enfin

* Pf. LI. 8.

Enfin Dieu nous comble tous les jours de ses faveurs, comme un Ami ne se lasse pas de faire tout le bien qu'il peut à ses amis: Il se donne même à nous en quelque manière; Ainsi nous devons, à notre tour, nous donner entièrement à lui.



CHAPITRE VI.

De la Constance en Dieu.

LA CONFIANCE en Dieu découle naturellement de son amour, car plus on l'aime, plus on se confie en lui. Elle est appuyée sur des fondemens solides & inébranlables, savoir, sur la bonté, sur la puissance & sur la fidélité de Dieu. Elle adoucit les maux de la vie, & elle dissipe les craintes du Fidèle. Elle se fortifie aux approches de la Mort, parce qu'il est persuadé qu'elle le fera passer du combat au Triomphe.

CHAPITRE VII.

De l'Espérance du Chrétien.

L'ESPERANCE du Fidèle a pour objet, non les biens de la Terre, mais ceux du Paradis. Elle le soutient dans cette vie, qui sans elle, lui seroit insupportable. Elle le fait déjà vivre ici-bas de la vie à venir. *Autant que les Espérances des Mondains sont incertaines & trompenses, autant l'espérance du Chrétien est-elle sûre, & met elle son ame dans une situation toujours tranquille. L'Espérance, dans la vie à venir, sera changée en jouissance.*



CHAPITRE VIII.

Du devoir de louer Dieu.

Les Fidèles trouvent leur gloire & leur félicité à louer Dieu. Tout leur fournit matière à s'acquitter de ce devoir: Ils louent Dieu de ses Perfections infinies. Ils le louent de ses Ouvrages admirables: Ils le louent de sa sage Providence, qui s'étend sur
 tou-

toutes les Créatures: Ils le louënt sur-tout de ce qu'ils les * rendu capables d'avoir part à l'heritage des Saints, qui sont dans la lumière, & de ce qu'il les a délivrés de la puissance de ténèbres, pour les faire passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé.



CHAPITRE IX.

De la bonne Conscience.

Celui qui n'a pas une bonne conscience, se flatte vainement d'être réconcilié avec Dieu: Il ne peut jouir sans elle de la paix de l'Ame. Il ne faut donc jamais agir contre ses sentiments & ses lumières. Lors-que nous le faisons, nous rompons le Traité de Paix qu'il y a entre Dieu & nous. Ce Traité seroit perpétuel, si nous en remplissions toujours les conditions. Vivons donc dans l'innocence & dans la pureté, & nous menerons une vie douce & tranquille.

CHA-

* Col. I. 12. 13.

CHAPITRE X.

De la Pratique des bonnes Oeuvres.

Pour avoir l'ame pure & tranquille, il ne suffit pas de ne point faire le mal; il faut de plus faire le bien. Dieu ne nous a distingués des autres créatures, qu'afin que nous pussions travailler à le connoître, & le servir ensuite par nos bonnes œuvres. Il ne nous a pas rachetés pour être des * *serviteurs inutiles*. Nous devons donc peser toutes nos actions à la balance du *Sanctuaire*, pour savoir si elles sont agréables au Seigneur.

La foi se nourrit & se fortifie par les bonnes œuvres; & elle s'éteint dans une inaction stérile & infructueuse. JESUS-CHRIST nous a laissé à cet égard un excellent modèle, que nous devons suivre avec plaisir, si nous voulons participer à la gloire qu'il s'est acquise. Ceux qui imitent ce modèle de perfection, en ressentent une joie inexprimable, car *Il n'y a point de contentement qui égale celui de faire le bien.*

Quand la piété seroit une chose triste
&

* Luc. XVII. 10.

& désagréable dans ce Monde, il ne faudroit pas laisser que de s'y attacher, à cause des grands avantages qui en reviennent; mais rien n'est plus faux que la pensée de ceux qui en font un portrait hideux. Soyons donc riches* en bonnes œuvres, & nous aurons ce qui seul peut nous réjouir & nous rendre contens.



CHAPITRE XI.

De la nécessité de faire fréquemment des actes de réflexion, de repentance, & de retour sur soi-même.

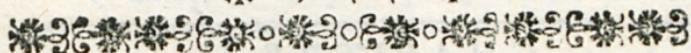
Il est nécessaire de faire de fréquens retours sur soi-même, parce que personne n'est entièrement exempt de péché, non pas même les plus gens de bien. *Ceux qui sont debout, ** doivent prendre garde qu'ils ne tombent; & s'il leur arrive de tomber, se relever par une prompte repentance. Toutes sortes de péchés sont dangereux lorsqu'on les néglige. Il est donc fort à propos de faire souvent la revue de sa conscience, afin de la purifier des souillures*
du

* 1. Tjm, VI. 12. ** 1. Cor, X. 12.

du péché. Nous avons d'autant plus sujet de le faire, & de nous purifier, que Dieu n'habite point dans des cœurs impurs. Lors-que nous avons offensé cet Etre suprême, nous ne devons rien négliger pour l'apaiser.

Dans l'examen de nous-mêmes, tâchons de nous rappeler nos péchés passés; & prions Dieu de nous les pardonner, aussi bien que *nos fautes * cachées*. Ces retours, & ces actes de repentance contribuent beaucoup à la Paix de l'Ame & au Contentement de l'Esprit. Quand nous aurons ainsi tranquilisé nôtre conscience, il faut alors nous réjouir dans la paix que nous goûtons intérieurement, parce que DIEU ne nous appelle pas à la tristesse, mais à la joie.

LIVRE



LIVRE SECOND.

De la Paix avec soi-même, en
rectifiant ses opinions.

CHAPITRE I.

OU

*Introduction à la II. & à la III. Partie de ce
TRAITE'.*

La Paix avec soi-même est une suite nécessaire de la Paix avec Dieu. La Prudence, dirigée par la Piété, contribuë fort à nous la procurer, car elle nous rend tranquilles dans toutes sortes d'états. Mais il y a en nous un grand obstacle à la paix de l'ame & au contentement de l'esprit, qu'il est nécessaire de bien connoître. Nous nous faisons de fausses idées des biens & des maux: De là cette foule de passions qui répandent le trouble & l'agitation dans l'ame. *Qui s'appliquera donc à rectifier ses Opinions, n'aura pas de la peine à gouverner ses Passions.*

B

CHA



CHAPITRE II.

*De la nécessité de se faire de justes idées des Biens
& des Maux.*

Les objets extérieurs ne sont que l'occasion des biens & des maux que nous ressentons: c'est l'opinion & la passion qui nous les font trouver bons ou mauvais. Il y a donc autant de sagesse à être ingénieux à se contenter, qu'il y a de folie à ne l'être que pour se tourmenter. Toutes choses ont un bon & un mauvais côté, & sont bonnes ou mauvaises, selon qu'on les envisage & qu'on les prend. Il dépend des hommes de se plaire, ou de se déplaire dans la plupart des choses de ce Monde. Un esprit sage fait prendre les choses comme elles se trouvent, & tourne tout du bon côté. Il ne grossit point ses maux par l'Imagination, tache au contraire de les diminuër; mais il n'extenuë point les fautes qu'il fait.

Pour donner à chaque chose son prix, & pour vivre content, il dit, après un Philosophe * Païen: „ Il y a des choses qui dépen-

* Epictete.

„ pendent de nous, & il y en a qui n'en de-
„ pendent point. Celles qui dépendent de
„ nous sont de leur nature libres, [c'est à-di-
„ re, à l'abri de toutes les vicissitudes, & hors
„ des atteintes de toutes les choses extérieu-
„ res;] mais les autres sont sujettes à une infini-
„ té d'obstacles & d'accidens. Prendre donc
„ pour libres des choses qui ne dépendent
„ pas de nôtre seule liberté & pour miennes
„ celles qui ne dépendent point de moi, c'est
„ m'abuser & me tourmenter. Mais ne re-
„ garder comme mien, que ce qui est en
„ mon pouvoir, c'est juger sagement des
„ choses, & n'avoir pas de quoi m'affliger &
„ me plaindre. „ Il applique cette sage Ma-
„ xime aux biens & aux maux du Corps ou de la
„ Fortune, & à ceux de l'Esprit.



CHAPITRE III.

Des Richesses.

C'est une imprudence extrême que de pré-
férer, comme l'on fait, les biens du
Corps & de la Fortune à ceux de l'Ame, qui

B 2 font

sont infiniment plus précieux. Je ne veux pas dire par-là que les RICHESSES en elles-mêmes soient un mal: il n'y a que l'abus qu'on en fait qui les rende mauvaises. Les richesses sont un bien lorsqu'on les fait servir à acquérir d'autres biens plus considérables par eux-mêmes. Mais leur insuffisance à remplir nos désirs, & les obstacles qu'elles mettent au salut, sont une preuve de leur imperfection. Il y a très-peu de personnes qui en sachent user comme il faut.

*De grands biens sont encore de plus grands maux, si la SAGESSE ne les accompagne pas. Ils coûtent à amasser & à conserver, & rien ne peut fixer leur inconstance. Ils offusquent l'Âme, & y répandent un doux, mais funeste poison, si l'on n'est pas continuellement sur ses gardes. Un homme sage ne les estimera donc pas plus qu'ils ne méritent; & se souviendra qu'ÊTRE Riche * en Dieu, C'EST LA VRAIE ET SOLIDE RICHESSE. Ce qu'on a au-delà du nécessaire, est plus propre à inquiéter, qu'à donner du contentement.*

CHA-

* Luc, XII. 21.

CHAPITRE IV.

De l'HONNEUR, de la NOBLESSE, & de la
GRANDEUR.

Les hommes ont déferé le premier rang aux Richesses, & le second à l'HONNEUR, c'est-à-dire, à cet éclat extérieur qui donne dans les yeux du vulgaire. *L'honneur qui accompagne les Richesses, n'est que fumée; mais l'honneur qui suit la Vertu, est solide & réel.* Dèsque les Richesses manquent, adieu l'honneur & la Noblesse de ce Monde.

Les Fiefs-Nobles, & les grands Titres ont commencé par l'invasion & par l'injustice, & s'acquièrent aujourd'hui à prix d'argent. *Des sentimens nobles & généreux, & une Noblesse naturelle, fondée sur le mérite & la vertu, sont donc infiniment préférables à une Noblesse qui n'est qu'empruntée.*

Une naissance distinguée & un poste eminent, donnent à un bon esprit de la facilité pour les bonnes actions, & en relevent l'éclat; Mais elles font beaucoup de mal, quand elles se rencontrent dans

des esprits malfaits & dans de mauvais cœurs.

Souvent même elles corrompent les gens de bien; ou si elles ne le font pas, elles les détournent de la piété, & les empêchent de mener une vie tranquille. On ne doit donc pas rechercher avec trop d'empressement les grandeurs humaines. *Pourvû que l'on soit sage & craignant Dieu, on trouve la liberté & la Noblesse dans toute sorte de condition.*



CHAPITRE V.

De la GLOIRE, de la REPUTATION, & de la LOUANGE.

La gloire & la réputation que le mérite & la vertu procurent aux hommes, ont une grande force sur leur esprit. Le contentement que l'on retire de cet honneur, est cependant tres mince. Les éloges sont une viande creuse qui ne nourrit pas ceux qui s'en repaissent.

Nous devons faire de l'approbation des hommes un accessoire; mais il faut que celle de Dieu, & de nôtre conscience soit toujours le principal. Le Sage doit se servir de la réputation, comme d'un
en-

encouragement à faire le bien, mais il ne doit pas s'y asservir. On ne peut point faire marcher devant soit la RENOMMÉE, comme l'on voudroit, mais on peut en tout tems être approuvé de Dieu & de sa conscience. La Renommée fait sonner sa Trompette plutôt pour des actions légères ou mauvaises, que pour des choses justes & solides.

La réputation immortelle que les Héros se proposent d'acquérir pendant leur vie, est une vanité, & quelquefois même une folie: Qu'on parle d'eux; qu'on les admire, & qu'on les comble d'éloges pendant plusieurs Siècles, il ne leur en revient rien dans le Tombeau. Comment les Louanges pourroient-elles faire du bien aux Morts, puis-qu'elles font beaucoup plus de mal que de bien aux Vivans? Pour un de ces derniers, qu'elles animent à bien-faire, il y en a mille qu'elles remplissent d'orgueil.

La gloire & la louange dont les hommes comblent les vrais Héros, doivent être rendues à DIEU, comme une chose qui vient de lui & qui lui appartient. Elles ne sont pas à celui qui les reçoit, mais à celui qui les donne; ainsi

nous ne devons proprement rechercher que la gloire qui vient de Dieu.



CHAPITRE VI.

*Des Biens du Corps, savoir, De la BEAUTE',
de la FORCE, & de la SANTE'.*

LA BEAUTE' est le premier des biens du Corps; mais non pas le plus excellent. Elle prévient en faveur des personnes qui l'ont en partage, & elle est un signe de douceur & de bonté naturelle, mais non pas d'esprit. *Les belles personnes ne sont fières, que parce qu'on les en-
sente trop sur le beauté.* Dans un homme, la beauté vaut moins que le bon air & la bonne mine. *La Beauté inspire de l'amour, mais cet amour passe avec elle, s'il n'est soutenu par de bonnes qualités.* On ne mérite aucune louange pour sa beauté, puis qu'on ne se l'est point donnée à soi-même.

Une grande Beauté est plus à craindre qu'à désirer, à cause des dangers auxquels elle expose. Sa nature est si peu de chose, & sa durée si courte, qu'elle ne sauroit donner un solide

con-

contentement: C'est une fleur du Printems, qui est bien - tôt fanée,

La grande FORCE du Corps est pour l'ordinaire, accompagnée de foiblesse d'esprit. Elle ne sert bien souvent qu'à rendre les hommes stupides & brutaux.

La SANTE' est préférable à tous les autres biens du Corps, & même à la vie. Il n'appartient qu'à des gens qui sont sans Dieu, * & sans espérances dans le monde, d'aimer mieux, comme *Mécénas*, ** être dans l'état le plus misérable, que d'en être délivré par la Mort. La bonne, ou la mauvaise disposition du Corps influë extrêmement sur celle de l'Esprit, ainsi on doit avoir grand soin de sa santé.

Ceux qui ornent leur Corps, ou qui enrichissent leur Esprit aux dépens de leur santé, perdent beaucoup plus qu'ils ne gagnent. Nôtre corps est une maison d'argile, qui est bientôt détruite, si nous n'y faisons pas les réparations nécessaires. Nous ne tenons la vie que par emprunt: il faut de toute nécessité la rendre

B 5

dre

* Ephes. II. 12. ** Favori de l'Empereur *Auguste*

dre au but du terme marqué par celui qui nous l'a prêtée.



CHAPITRE VII.

Des Plaisirs des Sens.

Ceux qui condamnent absolument les Plaisirs des sens, tombent en contradiction avec eux-mêmes. Ils font injure à la Divinité, qui dans ses ouvrages, s'est autant proposée le plaisir de l'homme que son utilité.

Plus les Plaisirs des Sens sont simples & naturels, plus ils sont agréables. Mais il ne peuvent donner de contentement solide & durable, non plus que les biens du Corps. Il en faut user rarement, sans quoi ils vous dégoutent & vous lassent; au lieu que le plaisir de connoître Dieu & de l'aimer ne dégoute jamais, & devient au contraire toujouts plus vif. On ne doit désirer les plaisirs du Corps que comme des aides à faire son devoir, mais ceux de l'Esprit sont désirables par eux-mêmes. Les premiers deviennent criminels, si l'on n'y a pas pour but de se rendre utile

utile aux autres, & à foi-même. Ils vous réjouissent, si vous les rapportez à leur fins légitimes; & ils vous tyrannisent, si vous vous y assujettissez.

La douceur des Plaisirs se change en amertume, lors qu'on en abuse. Il faut donc s'abstenir entièrement des plaisirs illégitimes, & user avec modération de ceux qui sont innocens. Moins les Plaisirs des Sens sont charnels & grossiers, plus ils sont nobles, dignes de l'excellence de nôtre nature. Les rechercher trop, & ne les rechercher point du tout, sont deux extrémités presque également vicieuses. Le Sage tire parti de tout ce qui peut innocemment le réjouir & le contenter, mais il ne se rend esclave de rien.



CHAPITRE VIII.

Contenant des Avis pour juger sainement des Maux de la Fortune, & de ceux du Corps.

Ce n'est pas un fort grand mal que d'être privé des biens de la fortune & de ceux du Corps, puis-qu'ils ne sont pas d'une nature à pouvoir nous satisfaire pleinement. La plu-

plûpart des choses qui sont hors de nous, ne font ni un bien, ni un mal en elles-mêmes, mais deviennent telles, selon qu'on les envisage, & qu'on en use. Dans ce qui est en nous, il n'y a proprement que deux choses mauvaises en elles-mêmes, savoir, le Vice, & la Douleur. Il faut être aussi fou que l'étoient les Stoïciens, pour ne pas reconnoître que la douleur soit un mal; mais le Sage la fait tourner en bien.

La Raison & la Piété nous font trouver du plaisir & du contentement en plusieurs choses, où d'autres ne trouvent que mécontentement & que chagrin. Pour s'en convaincre il ne faut point se laisser préoccuper par l'Imagination, par l'opinion d'autrui, ou par les propres passions. Le plus souvent on n'est malheureux, que parce qu'on croit de l'être; si l'on guérissoit son Imagination, on n'auroit plus de mal. Les gens sages suivent la Nature, la Raison & la Piété, & s'en rapportent à ce qu'ils sentent; mais les fous consultent l'opinion & la coutume. Ceux-ci grossissent leurs maux, ou s'en font d'imaginaires, quand ils n'en ont pas de réels; mais les autres

tres

tres les diminuent, par la manière dont ils les envisagent, & ne se font point de mal quand ils n'en sentent point.

Il faut s'appercevoir le moins que l'on peut, des maux du Corps ou de La Fortune, mais on doit sentir vivement ceux de l'Ame. Qui sait juger saine-ment du mal, en a déjà en partie trouvé le remède.



CHAPITRE IX.

De la Pauvreté.

LA PAUVRETE' est plus ou moins grande, selon la qualité, la profession, & le genre de vie de chaque personne. On est pauvre, quand on n'est pas content du Bien que l'on a, & qu'on en souhaite davantage. Il n'y a pas de Pauvreté pire, que celle de ne pouvoir se passer du superflu.

Il est aisé de prêcher les avantages de la Pauvreté, quand on ne manque de rien, mais elle est très difficile à soutenir, lors-qu'on manque de tout. La Pauvreté est pour la plûpart des hommes un abîme de maux. Elle n'en est pourtant que
la

la cause innocente: C'est à la mauvaise disposition de leur esprit & de leur cœur qu'il faut s'en prendre.

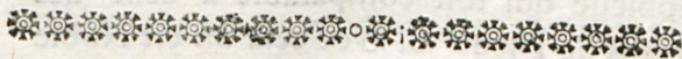
Celui qui seroit détaché du Monde & de la vie, ne regarderoit pas comme un si grand mal la nécessité de mourir de faim. Cette mort est la plus douce, après une mort subite; mais un Chrétien n'est pas en droit de se la donner, comme ont fait plusieurs Paiens. Si Dieu trouvoit à propos de nous retirer du Monde par ce genre de mort, il faudroit s'y soumettre avec la même résignation qu'à tout autre, & se souvenir que *La Pieté est préférable à la Vie.*

La crainte de manquer du nécessaire vient du défaut de foi & de confiance aux promesses de Dieu. La santé, le travail, & l'industrie sont de beaucoup préférables aux richesses, & contribuënt davantage au bonheur de la vie. *Les Richesses sont quelquefois aussi incommodes que la Pauvreté.* Si celle-ci abat le courage, & appesantit l'esprit; celles là rendent l'esprit paresseux, amolissent le cœur, & le remplissent d'orgueil.

Une subsistance honête est nécessaire
pour

pour les Sciences Spéculatives (car on n'est guères en état de méditer quand on manque de pain; mais *La Pauvreté est la Mère des Arts & de l'Invention.* Quand elle se rencontre avec un esprit sage, & un cœur bien disposé, elle aide autant au salut, que les richesses y mettent obstacle: Ce salut n'est même promis qu'à ceux qui sont *Pauvres * en Esprit:* Or l'on est bien plus propre à cette pauvreté ou humilité d'esprit, quand on a peu de bien, que quand on est riche.

Avoir peu, & s'en contenter, c'est une grande richesse. L'état de médiocrité vaut mieux que la pauvreté & que les richesses; mais le Sage conserve sa vertu & sa tranquillité dans toutes sortes d'états.



CHAPITRE X.

De la basse Condition, & de la privation des Honneurs.

Chacun est mécontent de sa condition; & il y a peu de gens, quelque élevés qu'ils soient

* Mat. V. 3.

soient, qui se contentent de ce degré d'élevation. La plus basse condition est onéreuse (& qui peut s'en tirer innocemment, fait bien;) mais par contre elle est exposée à moins de dangers que la plus haute. *Plus on est élevé, plus on a à craindre*: D'ailleurs les Charges honorables sont souvent de grands fardeaux & de grands embarras. Le Sage n'ambitionnera donc point de paroître avec éclat dans le Monde: Il se dira à lui-même, qu'on goûte plus de liberté & de tranquillité dans une vie obscure, qu'au milieu des Grandeurs.

De quelque condition que l'on soit, on est Noble quand on est Vertueux. Il n'y a même aucune Noblesse qui soit comparable à celle des Enfans de Dieu. Si avec cela on est Noble selon le monde, il ne faut point s'en glorifier, mais tenir modestement son rang: Si on ne l'est pas, on doit se contenter de sa Noblesse naturelle, & l'estimer plus que toute autre.

CHAPITRE XI.

Du Deshonneur.

IL n'y a proprement de déshonneur réel, que celui qui accompagne le vice: Tout autre est purement imaginaire; mais les hommes ne sont pas assez raisonnables pour en juger toujours de cette manière. La blâme & les calomnies dont on charge un homme de bien, ne sont que des Paroles, comme la réputation & les louanges ne sont que du vent. Il est donc de la sagesse de mépriser ce mal imaginaire, & de remédier par une intégrité ferme & tranquille, au mal réel que des esprits prévenus pourroient nous faire. Celui qui est blâmé avec justice, doit faire cesser le blâme, en se corrigeant, & en changeant de conduite.

CHAPITRE XII.

Des Maux du Corps;

favoir,

*De la LAIDEUR, de la FOIBLESSE, des
MALADIES, & de la DOULEUR.*

Les maux du Corps ne font pas les plus grands, non plus que les biens, ainsi nous devons en être beaucoup moins touchés que de ceux de l'Âme. La *Laideur* s'empare tôt ou tard des plus belles personnes; Qui n'a pas la beauté du Corps, ou qui la perduë, ne doit donc pas s'en affliger. Il y a infiniment moins de dangers dans la laideur que dans la beauté. *On est assez beau, pourvû que l'on soit bon.*

Un homme d'une complexion foible, est moins sujet à ces maladies violentes, & à cet orgueil stupide qui accompagnent ordinairement la force du Corps. Sa *foiblesse* & sa *petitesse* sont très-souvent recompensées par les qualités de l'ame; ou si elles ne le font pas, elles lui apprennent au moins à suppléer par l'esprit, aux défauts du corps, afin d'être fort, dans le tems qu'il paroît foible.

Les

Les Maladies du Corps sont les remèdes les plus efficaces pour la guérison de l'Ame. La patience est le remède à tous les maux: Si le mal est violent, il ne dure pas: s'il est long, il est supportable. La piété du Fidèle lui fait user de ce remède: Elle le rend patient * dans l'affliction, & joyeux dans l'esperance. Il trouve la paix & le contentement, même dans la maladie & dans la douleur, parce qu'il fait qu'elles font du bien à ceux qui sont bons, & qu'elles servent à corriger les méchans.



CHAPITRE XIII.

De l'Exil.

Le Monde est la Patrie de tous les hommes; Ainsi le lieu où nous sommes exilés ou relegués, est nôtre pays, si nous avons assez d'esprit pour nous y accommoder. C'est une foiblesse d'enfant, de se croire perdu lors-qu'on est obligé de demeurer dans un endroit que l'on n'a pas accoutumé. Les animaux font à cet égard, com-

C 2 me

* Rom. XII, 12.

me à bien d'autres, la leçon aux hommes, par la facilité avec laquelle ils passent d'un pays dans un autre. On peut être rélégué dans un mauvais pays; mais il n'est pas plus mauvais, parce que ce n'est pas le nôtre. Les uns sont bannis de leur Patrie par l'injustice d'un Prince, & d'autres se bannissent eux-mêmes par leur avarice.

Cette vie n'est proprement qu'un pèlerinage; & la Terre que nous habitons n'est qu'un lieu d'exil. *Le Ciel est la véritable Patrie du Fidèle; & tout pays en est également près.*



CHAPITRE XIV.

De la Prison.

La vie, sans la liberté, est une espèce de mort; ainsi la PRISON est comme le Tombeau des Vivans. *Les Prisons sont nécessaires pour reprimer ceux que la Raison & le respect des Loix ne sont pas capables de retenir.* Celui qui peut secouer le joug de ses passions, est libre, fût-il dans le plus sombre cachot. *Nôtre Corps est une vraie Prison, qui tient nôtre Ame*

sapti-

captive. Il n'y a que servitude dans toutes les choses de ce Monde.

On peut mettre en prison le Corps, mais on ne sauroit emprisonner l'Âme, ni fermer la porte à la tranquillité & à la consolation du Fidèle.



CHAPITRE XV.

Des PARENS & des AMIS en général; & en particulier

des MARIS, des FEMMES & des ENFANS.

De leur prix & de leur perte.

Les *Parens* & les *Amis* peuvent être mis au rang des biens ou des maux selon le caractère dont ils se trouvent. *La relation de Parens ou d'Amis ne doit point nous empêcher de porter un droit jugement sur leurs qualités & sur leurs défauts, & de les estimer à proportion.* Celle de *Pere* & de *Mère* exige que l'on couvre leurs imperfections d'un voile respectueux, parce qu'on doit être toujours plein d'amour & de respect pour eux, quelques défauts qu'ils aient. *C'est un grand sujet de contentement, que de*

C ;

rendre

rendre tous ses devoirs à ceux de qui on tient la vie. Il faut aussi se faire un plaisir de les rendre aux autres hommes selon la relation qu'on soutient à leur égard: *Qui ne donne pas des sujets de contentement, n'en reçoit pas non plus.*

Pour ce qui regarde le choix d'un Mari, d'une Femme & d'un Ami. *Il faut connoître avant que d'aimer.* Rien n'est plus commun que d'attraper les gens à la faveur de la parenté ou de l'amitié; ainsi on ne doit s'y fier qu'à bonnes enseignes. *Des Parens pleins de probité sont moins unis par le sang, que par une affection sincère & inviolable.* Quoi qu'une Femme & des Enfans soient quelquefois un grand mal, un mariage bien assorti entre deux personnes de mérite, est cependant de tous les états de la vie le plus heureux.

L'Amitié rend égaux ceux qui ne le sont pas: son prix se mesure sur celui des personnes que l'on aime, ou dont on est aimé; plus elles ont de mérite, plus leur amitié est précieuse. *Les Amis les plus intimes & les plus puissans sont des roseaux fragiles, sur lesquels il ne faut pas trop s'appuyer.* Mettre toute sa confiance en l'homme,
me,

me, c'est l'eriger en Divinité, & provoquer Dieu à jalousie. La mettre en soi-même, c'est folie. Le Sage ne cherche de ferme appuie & de parfaite félicité qu'en Dieu. *Trop de protection & d'appui dans ce Monde, fait pour l'ordinaire beaucoup plus de mal que de bien, parce qu'on en abuse.*

Il faut se faire des Amis, plutôt pour leur rendre de bons offices, que pour en recevoir; & rechercher leur vertu plutôt que leur secours. La Mort vient-elle à nous les enlever, souvenons-nous qu'ils étoient nés mortels. Il est permis de les regretter & de les pleurer, mais non pas de s'affliger excessivement de leur perte: Cette perte est un gain pour eux, s'ils ont bien vécu.

Nos Ennemis nous font souvent plus de bien, malgré eux, que nos Amis. Pour juger d'un ennemi sainement & sans prévention, on a besoin d'une grande sagesse: *Il y a peu de grands Amis, dit-on, mais il n'est point de petit Ennemi.* L'homme de bien ne néglige rien pour appaiser ses ennemis: S'il n'en peut pas venir à bout, il a dans la protection de Dieu, & dans le témoignage d'une bonne

conscience, un retranchement que tous les ennemis du monde ne sauroient forcer.



CHAPITRE XVI.

De la Mort.

Les Philosophes Paiens n'ont raisonné qu'à tâtons sur l'état de l'homme après la Mort; mais JESUS-CHRIST a mis en évidence * la vie & l'immortalité par l'Evangile. La Mort sépare l'Ame du Corps, mais elle ne la détruit pas. Il est aussi naturel de mourir que de vivre: Il faut donc attendre tranquillement la mort, sans la souhaiter & sans la craindre. Combattre la pensée de la mort, au lieu de se familiariser avec elle, c'est le moyen de ne pouvoir l'envisager sans fraieur. Les uns craignent la mort pour elle-même, & d'autres à cause de ses suites. Grande folie, de s'imaginer qu'on perd tout en mourant! On ne peut pas perdre ce qui n'est pas à soi

La Mort est la consolation des malheureux, elle met fin à tous les maux de cette vie. Elle n'est pas à re-

à redouter pour la douleur qu'elle cause, puis - qu'un malade se sent soulagé à mesure qu'il approche de sa fin. Le Fidèle ne la regarde pas seulement comme sa sortie de ce Monde, mais aussi comme un passage à une meilleure vie. Si la crainte de ce qui vient après la mort, est pour les méchans un enfer anticipé, elle est pour lui un motif à rechercher la grace de Dieu, & à s'appliquer aux bonnes œuvres. Pendant que la pensée de la mort les effraïë & les accable, il en fait la matière de sa joië & de ses méditations. Prêt à quitter ce Monde quand il plaira à Dieu, il en goûte mieux les douceurs & les agréments, & il s'y trouve beaucoup plus heureux.

La sujettion de l'ame au corps devrait seule suffire pour nous faire mépriser la Mort, qui l'en sépare. Plus de la moitié de nôtre vie est une espèce de sommeil, pour ne pas dire de mort; mais après cette séparation de l'ame, nous sommes réveillés de nôtre létargie spirituelle. Celui donc qui n'envisage la mort que comme un mal, fait voir qu'il tient plus de la bête, que de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Des Facultés de l'Ame, ou des choses qui sont en nous, & qui nous appartiennent.

Les biens qui sont en nous, nous appartiennent infiniment plus que ceux qui sont hors de nous. Ce sont les seuls qui procurent un solide contentement; mais tous ne dépendent pas absolument de nous.

On ne peut pas déterminer positivement qu'elles connoissances nôtre ame conserve après la mort. Il y a apparence qu'elle oublie celles qui regardent les Arts Mécaniques, aussi-bien qu'une infinité de choses qui ne sont pas absolument nécessaires pour le salut. Elle retient la connoissance qu'elle avoit de Dieu & des choses divines; & elle possède cette grande science d'une manière beaucoup plus parfaite. *La science du Salut doit donc faire nôtre étude principale, puis qu'elle ne se perd jamais, & qu'elle rend éternellement heureux ceux qui s'y attachent.* Il faut y rapporter toutes les autres, qui ne doivent faire qu'un accessoire. *C'est être peu sage que de négliger l'étude de la Religion & de la Piété, pour*

s'at-

s'attacher principalement aux Sciences humaines.

Nôtre Ame étant formée à l'Image * de Dieu, elle est spirituelle & immortelle. Elle participe à l'éternité de Dieu, & elle peut avoir une communion intime avec lui. Sa rédemtion par la mort du Fils unique de Dieu, montre bien le cas qu'il en fait, & celui que nous en devons faire. Elle n'est libre & heureuse qu'autant qu'elle se possède elle même, & qu'elle est unie à Dieu. Il est plus aisé & plus utile d'apprendre à bien gouverner son Ame, qu'à la connoître parfaitement. Le Sage ne doit pas vouloir aller plus loin qu'il ne peut.

La faculté de l'Ame qu'on nomme **IMAGINATION**, est utile ou pernicieuse, selon qu'on l'emploie au bien ou au mal.

La **MÉMOIRE** est ou un riche Trésor, ou un égout puant, suivant ce que l'on y met. Il ne faut donc la remplir que de bonnes choses, parce qu'on n'en peut tirer que ce qu'on y a mis. Le Sage n'est pas celui qui a beaucoup d'imagination, ou de me-
moi-

* Gen. II. 27.

moire, mais celui qui juge bien des choses. Le J U G E M E N T n'accompagne pas toujours ces deux facultés: Elles viennent toutes trois de la Nature, mais l'Etude les perfectionne. La détermination du Jugement fait pour l'ordinaire celle de la Volonté. Nous devons donc nous étudier à juger sagement de toutes choses, & prier Dieu de nous éclairer par sa lumière. Employer son Entendement à connoître Dieu, & sa Volonté à l'aimer, c'est ce qui donne à l'ame une parfaite tranquillité & un vrai contentement. Quand nous ne voulons que ce que Dieu veut, nous sommes toujours satisfaits. Nôtre volonté doit se déterminer par la Raison, & non point par les Passions.



C H A P I T R E XVIII.

Des Talens de l'Esprit, acquis par l'Etude, par l'Usage & par l'Expérience.

Nous connoissons mieux ce que nous avons d'acquis, que ce que nous avons de naturel. Toutes les acquisitions de l'Esprit
peu-

peuvent se réduire à la SCIENCE & à la PRUDENCE. Celle-ci doit être la fin & le but de celle-là, puis-que la vraie prudence est de savoir bien vivre & bien mourir. *Les Sciences les plus amusantes ne sont pas toujours utiles.* On doit en matière d'Etudes & de Langues, chercher l'utilité, plutôt que la réputation de Savant. *La Philosophie & la Théologie Scholaistique sont des Sciences à oublier, & non à apprendre.* Les Sciences qui nous apprennent comment le Monde est fait, ce que l'on fait dans le Monde, & ce qu'il y faut faire, conviennent à l'homme entant qu'il est homme; & il n'est pas permis à une personne sage & de bon sens de les ignorer entièrement. Il faut plus s'appliquer aux études qui forment le Jugement, qu'à celles qui exercent l'Imagination.

La prudence dirige & comprend toutes les vertus. *Qui est prudent, est sage.* Si elle ne marche pas toujours à côté de la Science, cela vient de ce qu'on ne s'attache pas aux sciences nécessaires, ou de ce qu'on les enseigne mal. L'Etude & l'Expérience
sont

font le vrai chemin de la Prudence & la Sagesse. *Mais ce que l'on fait n'est rien en comparaison de ce que l'on ignore ;* ainsi il ne faut ni s'enfler de sa science, ni en attendre un contentement parfait. D'ailleurs, la prudence varie à l'infini selon les cas & les circonstances. *La plus sage prudence est souvent renversée par la folie & par la témérité.* Elle ne connoit pas les secrets ressorts de la Providence, qui la fait échouër comme elle trouve à propos. Elle ne fauroit pénétrer dans l'avenir, où les plus habiles ne voient guères plus clair que les plus ignorans. Nous devons donc faire dépendre nôtre prudence de la Providence, & nous défier de nôtre sagesse, pour recourir à celle de Dieu. La Prudence Humaine périt par la mort, & fait bien souvent périr celui qui se repose sur elle; mais la Prudence Chrétienne est immortelle, & rend heureux ceux qui l'embrassent,

CHAPITRE XIX.

*Des Qualités du cœur, ou des Vertus acquises,
qui les Philosophes rapportent à la VOLONTE.*

En éclairant nôtre esprit, nous devons avoir pour but de régler nôtre cœur & de le rendre bon. *Les Qualités de l'esprit, sans celles du cœur, sont plus pernicieuses qu'utiles.* La Vertu est par elle-même le plus grand de tous les biens: Voilà pourquoi chacun la respecte, & ceux qui n'en ont pas la réalité, tâchent au moins d'en revêtir les apparences. *Tous les biens du Corps & de la fortune peuvent nous abandonner, mais la Vertu ne nous abandonne jamais.*

La JUSTICE, la FORCE, & la TEMPERANCE sont les trois principales Vertus que les Philosophes rapportent à la Volonté. La pratique de ces vertus fait & nôtre devoir, & nôtre bonheur. *On ne peut être parfaitement juste dans ce Monde, mais il faut approcher de la perfection d'aussi près qu'il est possible.* Tout Gouvernement qui est entre les mains des hommes étant foible & imparfait, nous devons, par nôtre déférence, suppléer aux foibleesses & aux imperfections de celui sous lequel nous vivons.

La

La Force & la Valeur consistent moins à frapper & à tuer, qu'à se vaincre soi-même. L'homme qui ne fait pas se garder des excès de l'intemperance, se met au dessous de la bête. Dans la vie à venir il n'y aura plus ni force, ni temperance, parce que nous n'aurons plus de maux à combattre, ni de convoitises à reprimer; mais la justice subsistera toujours. La justice qui ne s'éteint point avec la vie, mais au contraire se perfectionne après la mort, c'est la bonne disposition de la Volonté.

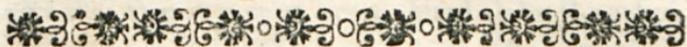
En se formant une belle idée de la Vertu qui rend l'homme bon, parfait & heureux, il faut toujours se souvenir de la condition misérable de l'Âme pendant qu'elle est unie au Corps. Ce n'est que dans le Ciel que la Vertu du Fidèle sera une perfection sublime qui le rendra *participant de * la nature Divine.* Les magnifiques éloges que les Philosophes Païens donnent au Sage qui vit selon la nature, ne sont que des idées de perfection imaginaire, puis-que la plûpart n'étendoient pas la

dans ce Monde que des oppresseurs & des opprimés.

Mais ce n'est-là que la face extérieure du genre humain; il y a dans tout ce désordre, des ressorts intérieurs & cachés, que la sage Providence y fait mouvoir. *Il n'y a point de mal dont Dieu ne sache tirer du bien, soit pour le bonheur des Etats & des Particuliers, soit pour avancer sa gloire & nôtre salut.* Nous devons donc en toutes choses remonter de la perversité, de la folie & de la foiblesse des hommes, à la bonté, à la sagesse & à la puissance de Dieu.

C'est une grande consolation pour le Fidèle, de savoir que les plus mauvaises choses sont des instruments en la main de Dieu, pour exercer sa justice envers les uns, sa bonté envers les autres, & sa sagesse envers tous. La corruption, le trouble & le désordre qui régnerent dans ce Monde, n'empêchent pas que l'homme de bien ne conserve sa vertu, sa paix & sa tranquillité. *La vie que nous passons sur cette Terre, est comme un chemin qui nous conduit*

duit à Dieu: C'est le voyage du Chrétien vers l'éternité; ainsi on auroit tort de la mépriser.



LIVRE TROISIEME.

De la Paix avec soi-même, en gouvernant ses Passions.

CHAPITRE I.

Où l'on fait voir, Que pour bien gouverner ses Passions, il faut nécessairement rectifier ses Opinions.

Pour avoir la Paix de l'Ame, il faut travailler à soumettre ses Passions à l'empire de la Raison, sans quoi elles répandent le trouble & le désordre. Les Enfans avant que d'être capables de Raison, ne se gouvernent que par les Sens. Ils ne jugent des choses que sur les apparences; & ce faux jugement est en eux une semence de Passions vicieuses, si on n'a pas soin de le rectifier de bonne heure. Nous devons donc commencer par éclairer nôtre esprit, & par nous défaire des préjuges de l'Enfance.

D 2

On

On se tourne vers de mauvais objets, on se passionne trop pour des objets qui ont en eux-mêmes quelque degré de bonté, parce qu'on ignore le juste prix des choses. Toute personne qui aime son repos & sa tranquillité ne doit aimer ou désirer quoi que ce soit avant que d'en avoir considéré la nature. Par-là elle ne l'aimera que selon sa juste valeur; & ne regardera pas comme fort solide ce qui de sa nature est la fragilité même. Elle ne se passionnera ni pour, ni contre les objets de ce Monde.

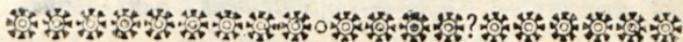
Il faut prévenir la passion par de bonnes instructions & par de saintes résolutions, & ne permettre pas que nôtre Raison en soit offusquée.

Les perfectious de Dieu sont les premières choses dont il importe de se faire de justes idées Il ne suffit pas de connoître Dieu, il faut de plus se bien connoître soi-même. A cette connoissance de Dieu & de soi-même on doit joindre celle des hommes, & des choses pour lesquelles ils se passionnent.

Qui ne compare pas exactement le bien avec le mal, & les plaisirs avec les amertumes, ne peut

man-

manquer d'être la dupe de ses passions. Quand on sent des desirs ou des mouvemens impétueux, il est de la sagesse de les reprimer, pour avoir le tems de réfléchir de sang froid sur les choses auxquelles il nous portent.



CHAPITRE II.

Entrée au Traité des Passions.

Essayer de décrire exactement la nature de toutes les Passions, c'est entreprendre une tâche au-dessus des forces humaines. Il est beaucoup plus utile d'apprendre à les gouverner, que d'apprendre à les ranger dans un certain ordre, & à expliquer comment elles se forment dans l'ame.

Les Passions sont inséparables de nôtre nature; ainsi il faut s'appliquer à les regler & à les corriger, mais non pas à les détruire. Pré-tendre qu'on n'en doit point avoir, & qu'elles sont incompatibles avec la Vertu, c'est soutenir une absurdité. Les animaux ont leur passions, aussi-bien que l'homme, mais elles sont purement sensuelles.

Il y a trois sortes de Passions en l'homme, selon les trois principales facultés de son ame, c'est-à-dire, selon quelles résident dans l'ENTENDEMENT, dans les SENS, ou dans l'IMAGINATION. *Il n'y a que trouble, que désordre & que mécontentement dans l'ame, lors-que ses facultés ne sont pas réglées par une Raison sage & éclairée.*



CHAPITRE III.

De l'Amour.

Les hommes sont bons ou mauvais, heureux ou malheureux, selon l'objet de leur amour. Il y a dans tous un amour dominant qui régné sur toutes les autres passions, & qui lui fait prendre les qualités de son objet. Rien ne contribuë tant au contentement de l'esprit, que l'amour, quand il est bien réglé.

L'amour du Sexe est une passion naturelle, & commune aux hommes & aux bêtes; mais on doit tâcher d'en faire une vertu. Cet amour devient criminel, purement brutal, & très

& très-funeste, quand il n'est pas conduit par un meilleur guide que la Nature. Dieu a donné cette passion aux hommes comme un moyen de perpétuer leur espèce; mais ce moyen leur tourne en piège par l'abus criminel qu'ils en en font. L'amour conjugal, qui est joint à une véritable estime fondée sur le mérite & la vertu, s'augmenté mutuellement, & fait du Mariage un état saint, honorable & plein de douceur. Comme les excès en émoussent tout le plaisir, & troublent la sérénité de l'ame, *la Chasteté est autant nécessaire pour user avec modération des plaisirs legitimes de l'himen, que pour renoncer absolument à tous les plaisirs criminels.* Les liens indissolubles du Mariage sont doux à qui fait les serrer de plus en plus par la piété, & trouver son plaisir dans son devoir. *L'amour est beaucoup plus ardent dans la recherche, que dans la possession; & souvent Moins on a d'espérance, plus on a d'amour.* Une personne sage doit prendre extrêmement garde de ne pas se briser contre ce dangereux écueil, où tant de gens ont fait, & font tous les jours, un triste naufrage.

Aimer les créatures, d'un amour qui n'est dû qu'à Dieu seul, c'est une idolatrie qu'il saura bien punir tôt ou tard. L'amour doit être proportionné au mérite de la personne qui en fait l'objet: il n'y en a aucune en qui ce mérite soit parfait; & il est bien mince lors - qu'il ne consiste que dans une beauté passagère.

L'amour des créatures ne fauroit être en parallèle avec l'amour de Dieu; car premièrement Dieu rend parfaits ceux qui aspirent à l'aimer parfaitement, mais les créatures ne peuvent rendre parfaits ceux qui s'attachent à elles. De plus, *l'amour de Dieu comble de joie & de plaisirs, au-lieu que l'amour charnel cause pour un plaisir mille douleurs.*

Plusieurs aiment sans être aimés; mais qui aime Dieu, est sûr de participer à son amour. L'amour charnel souffre par l'absence de son objet, mais *Dieu est toujours proche * de ceux qui l'invoquent.* Outre cela, souvent les personnes qu'on aime & dont on est aimé, ne peuvent pas nous faire du bien; au-

* Pl. CXLV. 18.

au-lieu que Dieu * est la source de la vie, & **
l'auteur de tout don parfait. Enfin pendant que
l'amour de Dieu tranquillise l'ame, l'amour
charnel est au contraire accompagné de
crainte, lors-même qu'il est légitime, & de
cuifans remors quand il est criminel.

Chasser l'objet de sa passion, par un autre de
même nature, ce n'est que changer d'esclavage, &
quitter le service d'une idole pour sacrifier à une au-
tre. Qui cherche sa liberté dans l'amour des
créatures, & non dans celui de Créateur, où
elle se trouve uniquement, manque souvent
l'objet de ses recherches, ou ne l'obtient
qu'à sa ruine & à sa perte. La passion de l'a-
mour est directement opposée à cette sage
maxime, de se posséder soi-même, de ne
point chercher son contentement dans les
choses extérieures, mais de le chercher en
Dieu. Elle nous aveugle l'esprit, & elle
nous fait mépriser les plus grands biens pour
la satisfaire. Il n'est pas surprenant que les
jeunes gens se laissent aller à cette passion
(dont ils sont naturellement susceptibles,

D 5 vû

* Pf. XXXVI. 10. ** Jaq. I. 17.

vû le soin qu'on prend à divers égards, de la faire naître dans leur cœur.

Il y a plusieurs moyens de se garantir des souillures & des désordres de la chair: Le *premier*, c'est de fuir la lecture des Livres impurs, parce qu'ils ne font que gâter l'esprit & corrompre le cœur. Le *second*, c'est d'éviter les paroles deshonorées, les chansons lascives, & le commerce trop libre entre les personnes des deux sexes. Le *troisième*, de fuir l'oisiveté qui est la mère de tous les vices, & en particulier de la souillure. Le *quatrième*, de se refuser quelquefois des choses permises, afin de se rendre maître de ses passions. Le *cinquième*, de se marier quand on n'a pas le don de continence. Le *sixième*, de penser souvent à la vanité des biens & des plaisirs de ce Monde, à la certitude de la mort, & à l'incertitude de son heure. Le *septième* enfin, de remplir son cœur de l'amour de Dieu, & d'en faire des actes continuels.

L'amour réciproque, renfermé dans de justes bornes, est utile & agréable; mais quand il les passe, il ne cause que du chagrin.

grin. Une personne sage ne doit point s'obstiner à rechercher celle dont elle ne peut se faire aimer.



CHAPITRE IV.

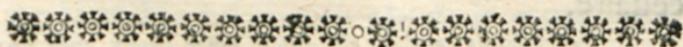
Du Désir en général.

On désire naturellement ce que l'on aime ; mais les désirs ne sont legitimes, qu'autant qu'on les renferme dans les bornes de la Nature, de la Raison & de la Piété. Par la Nature on n'entend pas la nature corrompue (qui péche dans l'excès) mais la pure nature, qui se contente de peu. La Raison, qui nous a été donnée pour enrichir la Nature, doit toujours la consulter, pour apprendre d'elle à se contenter du nécessaire.

Le Monde entier est trop petit pour qui ne fait pas se borner. A cet égard on a sujet de bénir Dieu de ce que la puissance des hommes n'égale pas leur ambition. Les désirs insatiables qu'ils ont, leur font, par une juste punition, trouver la disette au lieu de l'abondance. Ces désirs leur ap-
pren-

prennent que ce Monde est trop peu de chose pour eux, & que ce n'est qu'en Dieu qu'ils en trouveront l'entier accomplissement.

On ne peut s'empêcher de désirer les choses nécessaires à la vie; mais l'imagination & les passions nous font enchérir sur les besoins de la nature. Il faut donc s'arrêter aux besoins que l'on sent, & rectifier à cet égard le jugement des Sens, par celui de la Raison. Il est permis d'étendre ses désirs au de-là du simple nécessaire, pourvû qu'ils s'arrêtent à ce qui est juste, possible & aisé; mais on ne les y arrêtera jamais, si l'on ne reprime premièrement ses pensées. *Quand on sait se contenter de peu, on est toujours content.*



CHAPITRE V.

Du désir des Richesses & des Honneurs.

On ne doit pas désirer trop ardemment les richesses, parce qu'elles ne sont que des biens passagers, qui ne sont pas abso-

absolument nécessaires pour vivre, & qu'elles detournent le cœur de *la seule * chose nécessaire & durable*, puis-qu'on ne peut servir ** Dieu & Mammon. Quand on assujettit les désirs de son ame aux richesses & aux honneurs, on avilit cette ame & on la dégrade de l'excellence de sa nature. L'éclat des Richesses & des Dignités donne si fort dans les yeux de l'Avare & de l'Ambitieux, qu'à mesure qu'ils en ont, ils en désirent davantage. *On a des désirs immodérés parce qu'on a de l'orgueil: Une personne humble & modeste croit toujours avoir plus qu'elle ne mérite.*

Pour ne pas désirer trop, il faut donc
1^o. abbattre son orgueil. 2^o. Considérer que peu suffit à la simple nature. 3^o. Que personne ne goûte une joie pure dans la jouissance des biens & des honneurs de ce Monde, sinon ceux qui en usent *** comme s'ils n'en ussoient point. 4^o. Que souvent plus on est ardent à les rechercher, moins on les obtient. 5^o. Comparer le beau côté des richesses & des honneurs avec le mauvais,
&

* Luc. X. 42. ** Mat. VI. 24. *** I. Cor. VII. 31.

& ajoûter à leur incertitude celle de nous-mêmes. Enfin se souvenir que la paix, le contentement & la liberté ne se trouvent qu'en Dieu, & en nous-mêmes, & non dans les biens qui nous environnent.

Il n'y a point de mal à désirer des biens & des honneurs ici bas, pourvû que ce désir soit réglé & modéré.



CHAPITRE VI.

Du désir des Voluptés.

POUR régler le désir des Voluptés ou des Plaisirs, il en faut bien comprendre la nature. Les plaisirs criminels ne doivent donc jamais être l'objet de nos désirs, parcequ'ils ont toujours des suites funestes. Les plaisirs légitimes deviennent illégitimes lors qu'on les désire avec excès, ou qu'on n'en jouit pas comme il faut. *Il n'y a point de plaisir plus dignes de l'homme, que ceux où les bêtes n'ont aucune part.* Les plaisirs les plus nobles & les plus agréables dégénèrent en perte & en chagrin, quand on les pousse trop loin. *Le plaisir enflamme le désir, & le désir étouffe le plaisir.*

Il est aisé de concevoir un état qui seroit le plus heureux qu'on pût souhaiter sur la Terre; Mais la sagesse ne consiste pas à se forger des félicités imaginaires, mais à prendre les choses comme on les trouve, & à en bien user. Toutes les choses d'ici-bas étant fort casuelles & peu satisfaisantes, il ne faut fixer ses désirs que sur le seul objet qui donne une félicité solide & durable.



CHAPITRE VII.

De la Tristesse.

DE toutes les passions la TRISTESSE paroît être la plus naturelle à l'homme, & elle est cependant ennemie de la nature, parce qu'elle abat le corps & l'esprit. Elle peut avoir pour causes la repentance, le zèle pour la gloire de Dieu, les douleurs & les afflictions, la bienséance & un excès de sensibilité. La tristesse qui a pour principe la repentance & le zèle, est nécessaire & salutaire. Un homme qui souffre ne peut s'empêcher de sentir ses maux; mais la piété lui en diminuë le sentiment, par celui de l'amour

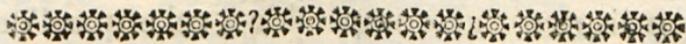
l'amour de Dieu. *On ne doit point affecter d'être triste quand on ne l'est pas, ni de ne l'être pas quand les autres le sont.*

On s'attriste souvent pour des maux imaginaires, & on n'avance rien de s'affliger trop pour des maux réels. *La joie immodérée qui succède immédiatement à une profonde tristesse, fait un contraste choquant.* On a de la peine à modérer sa tristesse, parce qu'on s'aime trop soi-même. L'on ne seroit jamais fort triste pour les choses de ce Monde, si on en connoissoit bien la juste valeur, & si on ne cherchoit pas son bonheur hors de soi-même & hors de Dieu. *La tristesse consume celui qui s'y abandonne; ainsi il ne faut point la laisser enraciner dans son cœur.* La vie étant pleine de sujets de tristesse on doit tâcher de ne se laisser jamais abattre par aucun sujet d'affliction. Il n'y a pas de meilleur moyen pour cela que d'aimer Dieu, de se confier en ses promesses, & de trouver du plaisir dans la jouissance de ses biens. *Une tristesse trop continuée est une ingratitude envers Dieu.*

Il est juste de s'affliger des péchés
que

que l'on commet, & de ceux que les autres commettent. C'est dequoi DANIEL & NE'HE'MIE nous ont donné un bel exemple. La douleur de ses péchés est absolument nécessaire pour en obtenir le pardon; & celle des péchés d'autrui l'est pour marquer à Dieu nôtre amour & nôtre zèle, & pour nous y exciter à reprendre les pécheurs; mais cette tristesse a ses bornes, & doit à la fin se convertir en joie.

Souvent nous croyons être tristes, que nous ne sommes que mélancoliques. Quand la mélancolie s'est une fois emparée de l'esprit, elle est très-difficile à guérir, ainsi il faut la prévenir de bonne heure par une piété gaië. Toutes les fois que nous-nous sentons abatus par la tristesse, relevons nous par la prière, & par la confiance en Dieu.



CHAPITRE VIII.

De la Joie.

La JOIE a pour cause l'attente, ou la jouissance d'un bien désiré. En elle-

E

même

même elle est préférable à la *Tristesse*; mais, considérée dans les mauvais effets qu'elle produit par accident, elle est plus nuisible. Elle flatte la nature & par-là elle la corrompt.

Les hommes ont le plus souvent le crime pour compagnon de leurs joïes, parce qu'ils ne se réjouissent pas comme il faut, ni de ce dont il faut se réjouir. Ils font dépendre leur joïe de ce qui ne dépend pas d'eux, au-lieu de la chercher dans ce qui seul peut en donner une véritable. Ils la fondent sur de mauvais objets; ou s'ils le font sur des objets bons en eux-mêmes, ils les recherchent par de mauvaises voies. Par-là leur joïe se convertit tôt ou tard en tristesse.

Une joïe solide est incompatible avec le péché; mais rien n'est comparable à celle que l'on goûte dans l'amour de Dieu, & dans sa communion. Toutes choses peuvent & doivent fournir matière de joïe au Sage. Il trouve le secret d'être gai dans toutes sortes d'états & de conditions. La bonté de Dieu envers
 nous

nous étant infinie, il n'est rien de meilleur * que de nous rejouir en faisant le bien, pendant toute nôtre vie.



CHAPITRE IX.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL est la source de plusieurs péchés, & un grand obstacle à la tranquillité de l'esprit. Il consiste dans la trop bonne opinion qu'on a de soi-même. Il ravit à Dieu la gloire qui lui est due, & est incompatible avec la Foi, parce qu'il se confie en lui-même, & qu'il cherche sa propre gloire. Il est funeste à quiconque en est rempli, parce que Dieu résiste ** aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles. L'ORGUEIL *** DE L'HOMME L'ABASSE.

La générosité & l'humilité servent de préservatif contre l'orgueil. Elles se prêtent mutuellement la main; & celle-là ne suffit pas sans celle-ci. L'humilité est nécessaire

E 2 pour

* Ezech. III. 12. ** Jac. IV. 6. *** Prov. XXIX. 23.

pour empêcher que la générosité ne dégénère en orgueil. Sans elle on ne sauroit avoir la vraië générosité. L'union de ces deux vertus ne peut que bannir de nôtre cœur l'orgueil, & y entretenir la paix & le contentement. Elles nous font marcher devant Dieu avec crainte & avec joië, & parmi les hommes avec charité & avec modestie.

Si l'orgueil nous abaisse, l'humilité au contraire nous éleve infiniment. Tout homme sage doit donc tâcher d'abattre son orgueil, & de se remplir d'humilité. Nous n'avons qu'à bien penser à ce que nous sommes, & nous n'aurons aucun sujet de nous énorgueillir.



CHAPITRE X.

De l'Opiniâtreté.

L'OPINIÂTRETÉ est un composé d'orgueil & d'ignorance, qui met en désordre toutes les facultés de l'ame. Elle conduit insensiblement à une humeur sauvage & bru-

& brutale. Un homme opiniâtre & entêté est incorrigible, & gâte le bien qu'il fait, par sa manière de le faire. Il veut faire fervir sa volonté de raison & de lois & par-là il s'attaque directement à la Divinité, qui est la Loi suprême.

L'opiniâreté est une vice impertinent, & très-pernicieux à ceux qui s'y livrent, & souvent même à la Société. Elle est une fausse imitation de la constance & de la fermeté. *Le Sage est ferme dans le bien, mais il accommode toujours sa volonté à son devoir; au-lieu que l'opiniâtre est fixe dans le mal, & ne veut point changer, si ce n'est de mal en pire.* L'opiniâreté est une marque de petit génie & d'esprit foible & borné. *Les grands esprits savent se plier & s'accommoder aux différentes choses selon la diversité des tems, des lieux & des personnes.*

Pour vaincre l'opiniâreté, on doit s'y prendre dès son enfance, autrement on en vient difficilement à bout. L'on n'y réussira jamais, si l'on ne travaille à bannir chez soi l'ignorance & l'orgueil, qui en sont les principales causes. Il faut accoutumer nô-

tre volonté à consulter toujours la Raison, & à la suivre inviolablement. *Il est indigne d'une créature raisonnable de se conduire par passion, par fantaisie & par coutume.*

Autant qu'on doit renoncer à l'opiniâtreté, autant faut-il prendre garde de ne trahir jamais la vérité & la justice, lorsqu'il est nécessaire de les défendre. *Il vaut mieux passer pour opiniâtre, que d'être perfide en effet.*



CHAPITRE XI.

De la Colère.

Quoi que la COLERE soit attribuée à Dieu & que l'Ecriture Sainte ne la condamne pas absolument, il ne s'ensuit point qu'elle ne soit en général une suite de l'orgueil. La *colère de Dieu* n'est autre chose que la punition qu'il fait de ceux qui l'outragent. Il y a une colère légitime, qui procède de la gloire de Dieu; & il y a une colère criminelle, qui a pour cause l'orgueil.

Etes-

Etes-vous * en colére ? (dit l'Apôtre au premier égard) ne péchez point.

Les plus orgueilleux sont les plus emportés; & le moindre mépris, vrai ou imaginaire, suffit pour exciter leur colére & leur ressentiment. Si l'on sentoit bien sa petitesse & son néant, on ne trouveroit pas que ce fût un si grand crime que de nous offenser, & on n'en seroit pas fort ému. Le dérèglement des passions est beaucoup plus sensible dans celle de la colére, que dans toute autre. Les causes qui peuvent allumer cette passion, sont presque infinies. Il n'y a rien qui ne puisse être à un esprit chagrin & colére, un sujet de se mettre de mauvaise humeur & de s'irriter.

La considération des effets de la colére suffit pour faire horreur à ceux mêmes qui s'y laissent entraîner. Le Massacre que l'Empereur THEODOSE fit faire, par un mouvement de colére, fournit une belle leçon pour être en garde contre les violens accès qu'elle cause. La colére met quelquefois

E 4 un

* Ephes. IV, 6.

un homme hors de lui-même, & en fait une espèce de bête furieuse. Dans la chaleur de ses mouvemens plusieurs se font tuër, ou font des choses dont ils ont tout le tems de se repentir. Elle ôte la force & la Raison quand elle est excessive, comme elle anime l'esprit & le courage lors-qu'elle est médiocre. Elle empêche de suivre les loix de la piété, de la justice & de la charité. Elle fait commettre d'horribles injustices sous prétexte qu'elle défend une cause juste. Elle remplit l'ame de trouble & de confusion, & en efface par conséquent l'image de Dieu.

L'injure que les autres font à la piété & la justice, ne sauroit excuser l'excès de nôtre colere. LA COLERE DE L'HOMME * N'EXECUTE POINT LA JUSTICE DE DIEU. *Celui qui se rend maître de sa colere, est plus Grand qu'Alexandre ; mais celui qui s'y abandonne s'avilit & se dégrade.* On peut témoigner son indignation, & prendre un air de sévérité dans le besoin, mais il faut savoir se posséder & retenir sa colere. Les

* Jac. I. 20.

Les emportemens de la colére d'autrui doivent être pour nous une leçon de modération. Un homme en colére nous dit nos vérités, profitons-en si nous sommes sages! On connoit l'humeur & le caractère des gens dans leur colére, aussi-bien que dans leurs réconciliations. Mais si la colére des autres découvre leurs foiblesses, la nôtre ne nous trahit pas moins; ainsi il faut la prévenir par un esprit de douceur. Souvenons-nous pour cela que nous irritons Dieu par nos péchés, & que cependant il nous supporte par sa grande miséricorde. Apprenons de JESUS-CHRIST à être doux & humbles de cœur, * & nous trouverons du repos pour nos ames.



CHAPITRE XII.

De l'Aversion, de la Haine & de la Vengeance.

L'AVERSION ne diffère de la Haine que dans son objet. Elle vient plutôt de la fantaisie & de la délicatesse, que de la Nature

E s

ture

* Mat. XI. 29.

ture & de la Raison. Preuve de cela, c'est que les personnes qui sont à leur aise, & qui ont été élevées dans la mollesse, sont toutes pleines d'aversions, & que le menu peuple & les pauvres gens ne savent guères ce que c'est. La Sage doit donc pour son bonheur travailler à n'en avoir pour quoi que ce soit, que pour le mal.

La HAINÉ procède des mêmes causes que la colére, mais elle en diffère dans sa nature. Pour l'ordinaire on ne hait certaines personnes ou certaines choses, que parce qu'on ne les connoit pas & qu'on ne se connoit pas soi-même. La haine est nécessaire pour haïr ce que Dieu hait; mais *il ne faut pas que la haine du péché produise jamais en nous celle des Pécheurs.* Nous devons au contraire, à l'imitation de Dieu, aimer leurs personnes, & leur faire du bien. *Nôtre devoir & nôtre bonheur consistent moins à haïr le mal, qu'à aimer le bien & à nous y attacher.*

Il n'y a point de colére sans haine, mais il y a de la haine sans colére. La haine est la principale cause des violences & des cruautés

autés qui s'exercent dans le Monde. Elle fait encore plus de mal à celui qui en est animé, qu'à ceux qui en sont les objets; car elle le rend ennemi de Dieu; elle ronge & consume l'ame; elle en bannit le repos & le contentement, & elle la change en une espèce de *Furie*. Une haine mal-fondée attire la bénédiction de Dieu sur ceux que l'on hait, & que l'on persécute injustement.

On hait pour se venger soi-même, ou pour venger la cause de Dieu. Avant que de nous venger d'une injure, examinons bien si nous l'avons reçue, ou si ce n'est pas nous qui l'avons faite. Disons-nous bien à nous-mêmes, que *La VENGEANCE n'a qu'un douceur empoisonnée, qui est très-funeste à quiconque avale ce dangereux poison*. Toute personne raisonnable doit s'étudier à être facile à contenter & à appaiser; & tâcher de trouver en toutes choses des motifs à la patience. *Il faut repousser les injures par le mépris*. Si l'on nous offense, nous offensons aussi quelquefois: voulons-nous donc qu'on nous pardonne, pardonnons les premiers; au-

tre-

trement attendons-nous à la pareille. Pécheurs, comme nous le sommes, nous ne pouvons esperer de Dieu aucun pardon, si nous ne pardonnons pas.

Pour faire cesser toutes les haines & nos animosités, pensons souvent à la Mort, & au Jugement qui doit la suivre. Elle fera tôt ou tard les méchans, & les fera comparoître en jugement, sans qu'il soit nécessaire que nous les haïssions. Si nous détestons sincèrement les crimes & la méchanceté dans les autres, nous les haïrons premièrement en nous-mêmes, & nous aimerons les méchans pour l'amour de Dieu & de nous.



CHAPITRE XIII.

De l'Envie.

L'ENVIE a pour objet le bien d'autrui, mais elle prend les faux biens pour les véritables. On porte envie aux biens du Corps & de la fortune, mais rarement à la Science & à la Vertu. Si l'on envie les qualités

lités

lités de l'esprit & du cœur, c'est moins pour elles-mêmes, que pour les louanges & les avantages qui en résultent. *L'envie marche d'un pas égal avec la convoitise.* Elle est incompatible avec la tranquillité & avec la charité; c'est une passion qui fait son supplice du bonheur d'autrui. *Celui qui en est rongé n'a pas besoin d'autre bourreau pour le tourmenter.* Elle ne fait pas une des moindres peines des damnés. *Qui s'afflige de ce que les autres sont heureux, mérite d'être toujours misérable.*

Le manque de Foi & la paresse ne contribuënt pas moins à l'envie, que l'ignorance, l'orgueil & l'amour excessif de soi-même, & des biens du Monde. Ces causes de l'Envie servent à nous en découvrir les remèdes: Pour n'être pas envieux, il faut donc 1^o. apprendre à connoître le véritable prix de toutes choses. 2^o. Avoir de soi-même des sentimens humbles, & un amour modéré, & être rempli de charité pour le prochain. 3^o. Reprimer l'avidité qu'on a pour les Dignités & les Richesses, parce qu'elles coûtent plus qu'elles ne valent. 4^o. Se con-

fier

fier sur toutes choses en la puissance, en la bonté & en la sagesse de Dieu, qui a dequoy nous enrichir tous.

L'envie que l'on porte à nôtre état, doit servir à réveiller en nous le sentiment des graces que Dieu nous fait, & nous exciter à la reconnoissance.



CHAPITRE XIV.

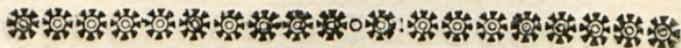
De la Jalousie.

LA JALOUSIE diffère de l'Envie en ce qu'on est envieux de ce que l'on n'a pas, & jaloux de ce que l'on a. Elle procède de lâcheté ou de bassesse d'ame; au lieu que l'envie vient de l'orgueil. Elle est un mélange bisarre de diverses passions, mais ce mélange ne dure pas long-tems. La crainte & la honte sont les deux passions qui y dominant.

Les moyens de se garantir de la jalousie sont les suivans. Le *Premier*, d'aimer sincèrement sa Femme ou son Mari. Le *Second*, de ne se desfier point l'un de l'autre, ni de soi-même. Le *Troisième*, de n'être point

point soupçonneux, & de croire plutôt le bien que le mal. Le *Quatrième* (qui doit précéder les autres) de préférer dans le Mariage la vertu aux richesses, d'y avoir de bonnes manières, & une fidélité inviolable.

Lors-que l'infidélité est manifeste & fait un tort considérable, il est permis de se faire séparer; mais si l'on ne peut ni se remarier, ni vivre dans la continence, on fera mieux de demeurer ensemble. Il faut dans cette occasion, comme dans bien d'autres, appeler à son secours la patience & la piété. *L'infidélité d'une Femme ne doit pas déshonorer un homme vertueux, non plus que celle d'un Mari, une honête femme.*



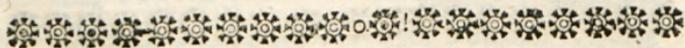
CHAPITRE XV.

De l'Espérance.

L'ESPERANCE des choses de ce Monde se change en vertu chrétienne, lors-que les biens de cette vie nous conduisent à ceux de l'éternité. C'est une passion mêlée de plusieurs autres. Elle a pour objet un bien

bien qui est à venir, mais incertain à quelques égards; ce qui lui est commun avec l'Espérance Chrétienne. Elle produit de bons & de mauvais effets. Elle soutient l'homme, même en le trompant. Elle est un bien pour les misérables: & un mal pour les gens riches & élevés.

En tout état, *l'espérance qui nous unit à Dieu, est sûre; mais celle des biens du Monde est trompeuse.* Le Sage espère pleinement les biens de la Grace & de la Gloire, mais il ne compte pas beaucoup sur ceux de la Nature & de la Fortune. *Espérer peu ici-bas, & tourner toutes ses espérances du côté du Ciel, c'est le moyen de n'être point trompé.*



CHAPITRE XVI.

De la Crainte.

La CRAINTE est le sentiment d'un mal à venir: lequel se tourne en douleur ou désespoir, lors-que ce mal est venu. Il n'y a point de passion plus naturelle, puisque tous les animaux en sont susceptibles. Il y a deux

deux sortes de craintes: celle de souffrir du mal, & celle d'en faire. *On se vante faussement de n'avoir jamais peur.* La crainte sert à prévenir le mal; elle donne quelquefois de la valeur, & elle augmente le courage. On connoit si c'est la peur qui rend un homme vaillant, par la cruauté qu'elle lui inspire. *Les plus vaillans sont ceux qui savent modérer la peur par la Raison.* Il ne faut pas craindre avant le tems. *La crainte rend présents les maux à venir, & réels ceux qui sont imaginaires ou impossibles.* Dans un sens elle rend l'Homme plus misérable que la bête. Nous devons donc tâcher d'affoiblir en nous cette passion par de sages réflexions.

Il y a deux principaux moyens par lesquels on peut surmonter la crainte: Le premier, c'est de se former de justes idées de la nature des maux de cette vie. Le second, de recourir à Dieu, comme au grand Libérateur qui tient en sa main les biens & les maux.

On doit beaucoup plus craindre de faire du mal que d'en souffrir. Mais il ne faut pas tant craindre

F

dre

dre le péché à cause des peines qui l'accompagnent, que parce qu'il offense Dieu.



CHAPITRE XVII.

De la Con fiance & du Désespoir.

LA CONFIANCE est une espérance parfaite; & le DESESPOIR est le dernier excès de la crainte. Celle-là consiste dans la persuasion d'un bien à venir, laquelle nous remplit de joie & d'amour; & celui-ci dans la certitude d'un mal; ce qui cause chez nous de la tristesse & de la haine. On passe aisément de l'une à l'autre; mais *Qui ne veut tomber dans le désespoir pour les choses de ce Monde, qu'il n'y mette jamais sa confiance.* Mettre une entière confiance en Dieu, & se reposer foiblement sur les créatures, c'est le moyen d'être content & assuré. Désespérer des choses impossibles ou mauvaises, c'est sagesse.

Le Désespoir d'être privé de l'objet de ses espérances fait qu'on le prend en haine, aussi-bien que tout autre, & qu'on se hait soi-même, Il n'y en a point de plus grand
que

que celui de désespérer de la grâce de Dieu jusqu'au point de haïr cet Etre suprême. Mais tous ceux qui désespèrent de la grâce de Dieu, ne sont pas dans un état désespéré. Celui qui se confie en Dieu, est parfaitement heureux.



CHAPITRE XVIII.

De la Pitié.

La vuë des maux d'autrui, & le sentiment des nôtres propres (que cette vuë réveille en nous) sont ce qui excite la PITIE. Elle est opposée à l'Envie.

Il y a une passion qu'on nomme Pitié; il ne faut pas la confondre avec la vertu qui porte ce nom. Elle procède de deux causes: La première, c'est l'Ignorance, qui fait regarder comme biens, ou comme maux ce qui ne l'est pas. La seconde, c'est une certaine foiblesse d'esprit, qui produit également la colére & la cruauté; voilà pourquoy les esprits foibles & le peuple sont les plus sujets à cette espèce de Pitié.

La véritable Pitié consiste à aider & à soulager ceux qui ont besoin de nôtre secours; c'est la compassion des Ames généreuses & chrétiennes. Moins elle est accompagnée de foiblesse, plus elle est parfaite. S'il falloit s'attendrir pour tous les maux d'autrui, on ne pourroit qu'être misérable. La pitié est de toutes les passions celle qui se change le plus aisément en vertu, & qui en approche le plus. Elle peut aussi nous porter au mal, tout comme au bien, & avoir des suites très-facheuses. Le Sage tâchera donc de ne s'en laisser jamais surprendre, pour faire ce qui est mauvais.



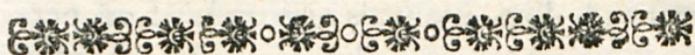
CHAPITRE XIX.

De la Honte,

L a HONTE est une passion fort composée. Quoi que ce soit une foiblesse, elle est cependant utile (& même absolument nécessaire dans la jeunesse) pour se former à la vertu. Lorsque des enfans ne sont point sensibles à la honte, c'est une
mar-

marque d'un mauvais naturel. Les personnes timides sont plus modestes & plus disciplinables que les autres, si l'on fait ménager leur naturel.

Il y a une *honte* qui nous est recommandée dans l'Écriture; c'est la confusion que nous devons avoir de nos péchés. *Il ne faut donc avoir honte de rien, si ce n'est de mal-faire*; Mais une personne raisonnable doit s'affranchir de la honte qui jette le trouble & l'embarras dans l'esprit,



LIVRE QUATRIEME.

De la VERTU, & de l'usage
qu'on en doit faire dans la
Prosperité & dans l'Adversité.

CHAPITRE I.

De la JUSTICE, considérée comme une Vertu générale, qui renferme toutes les Vertus particulières nécessaires pour avoir la Paix de l'Ame & le Contentement de l'Esprit.

Quand on a de justes idées des choses, & qu'on fait gouverner ses passions, on possède par cela même tout ce qui est nécessaire pour établir la vertu & la tranquillité dans son ame. On a la piété, * avec le contentement de l'Esprit. L'imperfection qui se rencontre dans nôtre vertu & dans nôtre tranquillité, vient principalement de quelques

* I. Tim. VI. 6.

ques défauts qui se trouvent dans nos idées ou dans nos passions; ainsi plus nous travaillerons à rectifier celles-là, & à régler celles-ci, plus nous approcherons de la perfection à laquelle nous devons tendre.

Quoi qu'on distingue plusieurs Vertus Morales, il n'y en a proprement qu'une, savoir, la *Justice*, puis qu'elle renferme tous les mouvemens de l'ame, & toute la conduite de la vie. La *Tempérance* & la *Force* en font partie. Celle-ci ne diffère pas beaucoup de celle-là dans le fond. Toutes les vertus pourroient donc être rapportées à la PRUDENCE & à la JUSTICE.

La Crainte de Dieu, & la bonne conscience font la véritable & primitive Justice. L'Equité naturelle vaut mieux que toutes les loix humaines. Il faut donc faire tous ses efforts pour être juste devant le Tribunal de Dieu & de la conscience, sans cependant négliger les sages Loix du Gouvernement sous lequel nous vivons.

La JUSTICE est une volonté constante de rendre à chacun le sien: Il faut pour

cela s'acquiter de tout ce qui est dû à Dieu, à nous-mêmes & au Prochain. Nous sommes justes envers Dieu, quand nous l'aimons sincèrement & par dessus toutes choses. En remplissant tous nos devoirs à son égard, nous exerçons la justice envers nous-mêmes; & nous nous rétablissons dans tous les droits dont le péché nous a fait décheoir.

Pour être juste envers soi-même, on ne doit point se soumettre à l'empire de ses passions. Il faut pour cet effet régler celle de l'Amour, parce que c'est le grand ressort de toutes les autres. Il n'est pas moins nécessaires de modérer nos desirs & nos espérances pour les choses de la Terre, & d'augmenter à proportion nôtre ardeur pour celles du Ciel. *Les plus grandes injustices sont celles qu'on se fait à soi-même.*

Si nous administrons bien la justice au dedans de nous-mêmes, nous n'aurons pas de la peine à être justes à l'égard du Prochain. Nous pratiquerons avec plaisir les devoirs de la charité, de l'humanité & de la reconnoissance; & nous les regarderons
comme

comme des dettes qu'il faut nécessairement acquiter, quoi que les Loix humaines ne nous y obligent pas. Nous aurons de la douceur & de la grandeur d'ame.

La *Douceur* comprend plusieurs vertus, & contribué beaucoup à la justice & à la paix. Elle sert à arrêter la fougue des passions, qui sont toujours mauvaises quand elles sont impétueuses. Elle nous rend humbles, dociles & propres au bien; & elle nous fait conformer nôtre volonté à celle de Dieu & de la Raison.

A la douceur il faut joindre la *Grandeur d'ame*, comme une vertu qui nous forme aussi à la Justice, & qui nous élève de la Terre au Ciel. Cette vertu porte le Fidèle à être juste & à imiter en toutes choses, autant qu'il se peut, celui qui est la Justice & la Sainteté même. La grandeur d'ame ne doit jamais être séparée de cet esprit * *doux & paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu.*

* I. Pier. III. 4.

CHAPITRE II.

De l'usage de la Vertu dans la PROSPERITE'.

Il importe peu quel nom on donne à la Vertu, pourvû qu'elle produise son effet, qui est de conserver l'ame dans une tranquillité vertueuse. Son principal usage est de nous rendre fermes dans la prospérité & dans l'adversité.

Chacun désire la PROSPERITE', mais peu de gens savent en user comme il faut. Elle est beaucoup plus difficile à soutenir que l'ADVERSITE', par la faute de ceux qui s'y rencontrent. Ses mauvais effets sont différens selon la diversité des naturels. Il y a des précautions générales à prendre pour ne s'en laisser pas corrompre. Il y a aussi des remèdes particuliers. Le 1^{er}. c'est d'avoir assez de discernement & de sagesse pour ne pas prendre le superflu pour le nécessaire, & l'apparence du bien pour le bien même. Le 2^d. de renoncer à la présomption & à l'amour immodéré de soi-même. Le 3^e. de redoubler nôtre vigilance & nôtre piété, pour que le vice & l'injustice ne s'insinuent point dans
nôtre

nôtre cœur, enivré de la prospérité. Le 4^s enfin, c'est d'opposer aux biens, aux honneurs & aux plaisirs trompeurs du Monde, ceux de l'Âme & du Paradis, qui sont les seuls véritables.

On ne sauroit être heureux, même dans la plus grande prospérité, si l'on n'est pas vertueux. Mais c'est une piété farouche & mal-entendue, que de ne pas jouir avec plaisir & avec reconnaissance, & en même tems avec modération, de la prospérité que Dieu nous envoie. On pèche plus ordinairement à cet égard, par l'excès que par le défaut.

Le grand secret pour être toujours dans la prospérité, c'est de désirer peu & de se contenter de peu. Quand on possède Dieu, on possède toutes choses avec lui; Mais qui n'a pas Dieu pour son partage, est dénué de tout.

La Prospérité devrait modérer nos desirs, mais pour l'ordinaire elle ne fait que les augmenter. Elle enfle & étourdit les fous, mais les Sages en font plus modestes & plus circonspects. Les Honneurs, les Richesses & les Plaisirs du monde ne sont que l'écorce de la prospérité: La Piété en fait toute la substance,

CHA,

CHAPITRE III.

De l'usage de la Vertu dans l'ADVERSITÉ

La Prospérité fait souvent tomber dans l'Adversité. L'adversité à son tour guérit les maux que la prospérité avoit causés. Elle est pour les enfans de Dieu uné école de piété, de sagesse & de tranquillité.

Quand on ne souffre que par sa délicatesse, & par trop d'aise, on a besoin d'afflictions réelles pour se guérir des imaginaires. La plupart de nos maux résident dans l'opinion; ainsi lors que nous croyons être malheureux, examinons sans prévention si nos maux sont effectivement tels qu'ils nous paroissent. Ce qu'on regarde comme adversité & accident, est une prospérité & un bonheur à celui qui en fait usage. Il gagne beaucoup plus qu'il ne perd. Tous les maux tournent à la fin en bien à ceux qui aiment Dieu.

Il faut détourner son attention de ce qu'il y a de fâcheux dans chaque accident de s'avie, & l'arrêter sur ce qu'il y a d'utile & d'agréable. *Quand le Fidèle perd ses avantages temporels, il ne perd pas pour cela les spirituels, qui sont*

sont les principaux. Les châtimens de Dieu lui deviennent salutaires. En effet, la prospérité nous fait lâcher la bride à nos passions; mais l'adversité les retient & nous porte à vivre dans la crainte de Dieu. Cette crainte est le moyen de prévenir & de détourner bien des afflictions, ou de sortir glorieusement de celles qui nous arrivent.

Se plaindre de ce qu'on a des afflictions, c'est faire voir qu'on ignore que l'homme est né pour souffrir, & que *les biens & les maux viennent* * du commandement du Très-Haut. Tout ce qui nous arrive est dirigé & conduit à une bonne fin par la sage Providence; ainsi nous devons le recevoir avec résignation, & même avec joie. Quand on reçoit ses maux avec de telles dispositions, ils se convertissent en biens. D'ailleurs, les plaintes & les murmures ne servent qu'à nous rendre plus malheureux & plus coupables. *Les adversités nous sont funestes quand nous refusons de nous y soumettre, & salutaires quand nous les recevons comme venant de la main de Dieu.*

On

* Lament. III. 38.

On ne peut donner un meilleur conseil contre toute adversité, que celui de VOULOIR TOUJOURS CE QUE DIEU VEUT. Quand nous sommes malheureux, comparons-nous avec ceux qui le sont infiniment plus que nous; la vuë de leurs maux servira à adoucir les nôtres. *Il faut faire plus d'attention aux biens qui nous restent, qu'à ceux que nous avons perdus.* Si la possession de nos biens & de nos amis nous étoit agréable, le souvenir n'en doit pas être triste. Après tout, *les choses que nous perdons n'étoient pas à nous: Ce qui nous appartient véritablement est hors des atteintes de la fortune.* S'affliger fort de la perte des biens temporels, c'est une marque qu'on participe beaucoup plus au Corps qu'à l'Ame.

Le Chrétien dont l'ame est en bon état, supporte aisément toutes les adversités, comme un bon tempérament souffre sans peine toutes les injures de l'air. Il agit toujours avec prudence; il adoucit par sa Foi l'amertume de ses maux, & commence dès ici bas à jouir de la félicité céleste. Ses
affli-

afflictions produisent en lui le poids * éternel d'une gloire infiniment excellente. Il ne craint point la mort; il l'attend même avec joie & avec confiance, parce qu'il sait qu'elle est pour lui le port du salut. La pensée de la mort, & l'espérance dont il est rempli, le soutiennent dans tous les maux de la vie. Il se met au-dessus des injures & des mépris auxquels il est exposé de la part des méchans. Il se trouve heureux de souffrir pour la cause de Dieu & de l'Évangile. Sa Foi le rend victorieux du Monde & de la Mort, & change sa Croix en Triomphe.

LIVRE

* II. Cor. IV. 17.



LIVRE CINQUIEME.

De la Paix dans la Société.

C H A P I T R E I.

De la CONCORDE avec tous les hommes, & de l'esprit de DOUCEUR.

On ne peut avoir la paix avec Dieu & avec soi-même, si l'on ne vit pas bien avec son prochain. Nous devons donc faire tout ce qui dépend de nous pour avoir la paix avec tout le monde. Il faut pour cela premièrement *ne rendre * à personne le mal pour le mal; & en second lieu ne rien faire que d'honête, & agir toujours avec douceur.*

Il est quelquefois très-difficile d'avoir la paix, mais alors il faut redoubler ses soins & ses efforts. Dans des troubles publics, un homme sage ne prendra aucun parti; s'il est possible; ou s'appliquera à conserver la liberté

* Rom. XII. 17.

liberté & l'intégrité de son ame, & un esprit de paix & de charité dans le parti qu'il aura été obligé d'embrasser. *Les vrais Chrétiens doivent détester la Guerre & ses horreurs, mais être prêts à répandre leur sang pour la Patrie.* Ils doivent éviter les Procès, qui font la honte du Christianisme, & sont une source féconde de discorde. Il ne faut pas moins fuir les disputes qui donnent lieu aux injures & aux batteries, ou qui troublent la paix de l'ame.

Pour éviter les disputes & les querelles on doit 1^o. ne pas fréquenter des personnes violentes, ou opposer la douceur à la colère, & attendre que ces personnes soient de sang froid: 2^o. Ne pas se commettre avec des gens insolens & quereleurs, non plus qu'avec les yvrognes & les fous: 3^o. Ne se mêler des querelles des autres, qu'autant qu'on peut les appaiser: 4^o. N'être pas prompt à décider de tout, & ne pas donner ses décisions pour des oracles: 5^o. Ne témoigner pas une certaine indignation à la vuë de tout ce qui paroît mauvais, mais qui n'est peut-être pas tel en effet: 6^o. N'avoir pas un zèle fu-

G rieux

rieux & emporté, qui est la peste de la Religion & la ruine de la Société: 70. Fuir le commerce des esprits bigots, farouches & entêtés: Enfin, ne ressembler pas à ces faux-dévots déguifés sous le masque de la Piété, qui se récrient sans cesse sur la corruption du Siècle.

Un esprit de douceur & de bonté, est le plus excellent moyen d'avoir la Paix avec le Prochain. Mais il y a une fausse douceur, qui n'est que bassesse & timidité; & il y en a une véritable, qui est un mélange de charité & de grandeur d'ame: celle-ci sert à entretenir la paix, mais non pas l'autre. Un homme doux & généreux est ingénieux à trouver des excuses en faveur de ceux qui l'offensent. Il ne s'émeut pas des injures, & il fait d'un ennemi se faire un Ami.



CHAPITRE II.

De la Charité fraternelle & de l'Amitié.

Pour avoir la Paix avec le prochain, il faut l'aimer sincèrement. Riches & Pauvres
 nous

nous pouvons, & nous devons tous faire des actes d'amour & de charité envers nos semblables. *Ceux qui font du bien, en retirent encore plus d'utilité que ceux qui le reçoivent.* On ne s'aime véritablement les uns les autres qu'autant que l'on est vertueux.

Lors-que l'amitié est purement fondée sur la Vertu, & qu'elle est cimentée par la conformité d'humeurs & de sentimens, c'est la plus grande de toutes les douceurs. Cette amitié & cette félicité parfaite se trouvent plutôt dans le Ciel que sur la Terre. Ce que les Philosophes Paiens exigeoient dans l'amitié, étoit une belle peinture sans réalité. Ils comprenoient que rien ne peut rendre heureux qu'un amour parfait; mais ne connoissant pas l'Être souverainement bon & seul digne d'être souverainement aimé, ou ne concevant pas qu'il pût s'unir étroitement avec les hommes, ils s'étoient forgé une idée d'amitié chimérique & impossible. Leurs expressions figurées & hyperboliques sont impropres en parlant de l'amitié, qui régné entre les hommes; mais elles sont vé-

G 2

ritables

ritables & réelles en les appliquant à l'union qu'il y a entre Dieu & l'homme sanctifié. Les exemples qu'ils nous donnent d'une amitié parfaite, ne sont pas moins exagérés que les descriptions qu'ils en font; outre que parmi ces exemples il y en a de très-vicieux: Tel est celui de BLOSIUS envers GRACCHUS son intime Ami. On ne tarde pas à découvrir que la nature humaine n'est pas capable d'une amitié véritablement parfaite. *Mais nous sommes faits pour la Société; ainsi il faut se contenter des amis tels qu'on les trouve, & tâcher de faire à cet égard le meilleur choix qu'il est possible.*

Quelque vertu & quelque mérite qu'aient nos amis, si nous les aimons trop, nous nuisons à nôtre tranquillité & à nôtre bonheur. Il n'y a que Dieu qui mérite un amour sans mesure, & qui nous rende heureux à proportion que nous l'aimons, son amitié vaud mieux que celles de tous les hommes.

CHA-

CHAPITRE III.

De la Reconnoissance.

UN esprit bien-fait, une ame noble & généreuse cherche à témoigner sa reconnoissance à son Bienfaiteur. Nôtre premier Bienfaiteur c'est DIEU, l'auteur de nôtre être & de nôtre bien-être; c'est donc à lui qu'il faut faire hommage de tout *On est reconnoissant envers DIEU, lors - qu'on l'est envers ceux dont il s'est servir pour nous faire du bien.*

On doit commencer par acquiter ses Dettes: c'est une ingratitude & une espèce de larcin, que de ne pas faire tout ce que l'on peut pour rendre incessamment l'argent qu'on nous a prêté. *Les devoirs de l'amitié & de la reconnoissance sont une dette qu'il faut toujours payer, & dont on n'est jamais déchargé.* La vie civile & la vie chrétienne sont un commerce de bienfaits, où l'on donne & où l'on rend continuellement; mais il n'en faut pas faire une sorte de marché où l'on ne donne rien pour rien. *Les plus riches & les plus élevés ne sauroient à bien des égards, se passer des plus pauvres & des plus abjects.* Il faut prier Dieu

d'être le Rémunérateur de ceux à qui nous ne pouvons rendre les bienfaits que nous en avons reçus.



CHAPITRE IV.

De la Satisfaction des Injures.

On ne sauroit avoir la paix de l'ame & le contentement de l'esprit, si on ne repare pas les injures que l'on a faites. Nous devons pardonner celles que l'on nous fait, & en remettre la vengeance à Dieu, en nous souvenant que nous avons nous-mêmes besoin de pardon.

Lors qu'on ne peut se dispenser de tirer raison d'une injure, il faut toujours le faire d'une manière paisible & chrétienne. Recevoir, ou donner satisfaction d'une injure, à la pointe de l'épée, c'est une fureur brutale, dont les suites sont horreur. C'est une chose également contraire au bon sens, à la justice & à la piété. Le faux point d'honneur, qui fait suivre une si barbare maxime, n'est qu'un vain prétexte pour couvrir une petitesse d'esprit inconnüe aux Grands-Hommes.

On

On ne doit s'émouvoir que des fautes que l'on fait soi-même, afin de se hâter de les reparer. Il faut commencer la réparation de ses fautes, par celles qu'on a commises envers Dieu, qui est toujours le premier offensé. La réparation que nous faisons au Prochain, doit être prompte, sincère & générale.



CHAPITRE V.

De la SIMPLICITE', & de la DEXTE'ERITE', nécessaires dans le commerce de monde.

Si on veut avoir la paix & la tranquillité de l'ame, il ne faut pas seulement tâcher de ne point faire de tort, & de n'en point recevoir. On doit de plus s'étudier à se rendre utile aux autres & à soi-même. Il est nécessaire pour cela de joindre en toutes choses la SIMPLICITE' à la PRUDENCE.

Une noble simplicité fait un des plus beaux ornemens du discours. QUAND ON VEUT COURIR APRE'S L'ELEGANCE, par des pensées & des expressions trop recherchées, ON

TOMBE DANS LE RIDICULE. Cette simplicité doit régner dans nos actions & dans nos manières, comme dans nos discours. *On se trahit à force de se contrefaire, & l'on devient un objet désagréable à Dieu, aux autres hommes, & à soi-même.* La simplicité de l'esprit & celle des mœurs doivent être accompagnées de la simplicité du cœur, c'est-à-dire, de la sincérité & de la probité. On en fait tant de cas, que qui n'en a pas la réalité, tâche au moins d'en revêtir les apparences. *Mais ceux qui veulent paroître sincères & vertueux, & qui ne le sont pas en effet, sont bientôt reconnus.* La probité doit être beaucoup plus dans le cœur que dans l'extérieur: *il en faut faire profession, mais non pas parade.*

Le Sage tâche de proportionner ses occupations à sa capacité & à son inclination. S'il ne le peut pas, il supplée au défaut de l'une & de l'autre par ses soins & par son application. Il fait tous ses efforts pour acquérir de la dextérité, c'est-à-dire, une certaine habileté & étendue de génie, nécessaire dans tout ce qu'on est obligé d'en-

tre-

treprendre. Il ne se prête pas seulement aux affaires, mais il est encore d'une humeur souple & accommodante. Il s'étudie pour cet effet à connoître les différens caractères des hommes, pour ne heurter personne de front, & pour être en état de faire & recevoir plus de bien dans la Société. Sa souplesse d'esprit & sa facilité d'humeur font qu'il s'accommode aux tems & aux circonstances; mais il n'avance jamais sa fortune aux dépens de sa conscience. Il ne fait rien d'important, sans prendre conseil des Sages: Il examine toutes choses, * & retient ce qui est bon. Il n'est ni trop ardent, ni indolent, mais il saisit l'occasion lorsqu'elle se présente. Il se conduit en toutes choses avec prudence; & après avoir pris de justes mesures, il se tranquillise sur l'événement, & l'abandonne à la Providence.

CHAPITRE VI.

Où l'on montre, Qu'il ne faut pas être trop répandu dans le monde, ni y avoir trop d'affaires.

Trop d'affaires dans la vie ne peuvent que nuire à la paix de l'ame, & souvent à la tranquillité de la conscience. *Plus on a de commerce avec le Monde, moins on en a avec DIEU.* Un petit nombre d'Amis bien choisis procure une société douce & utile; mais *il est dangereux de se répandre trop & de se mêler parmi la foule.* Le commerce de la multitude est une espèce de contagion; qui se communique fort aisément, si l'on ne prend pas bien des précautions pour s'en garantir. il n'est pourtant pas permis de se séquestrer de la Société, parce que Dieu nous a formés les uns pour les autres. Ceux qui le font, à moins que ce ne soit pour le bien public, ne font sur la Terre qu'un poids inutile; Ils mangent le pain d'oïiveté, & leur vie est une sorte de mort.

Le Sage Chrétien a appris de son Divin Maître à se détacher du monde, sans sortir du monde, & à trouver la solitude,
même

même au milieu de la foule. Il ne se lie étroitement qu'avec des personnes de probité, d'un esprit doux & d'une humeur aimable. Convaincu de ses propres imperfections, il supporte celles de ses amis. Il fait s'élever & s'abaisser selon les occasions, & respecte le bon sens par tout où il le trouve. Il n'entretient les autres que des choses qui sont de leur ressort, & tâche de profiter de leurs lumières. Il forme de bonne heure son esprit aux grandes & aux petites choses. Il s'éloigne du tumulte des affaires, & préfère plus de paix & de tranquillité avec moins de fortune.

Il y a des gens qui, pour ne manquer jamais d'affaires, se plaisent à mettre tout en désunion: Comme ils sont les suppôts du Père de la discorde, ils auront leur partage avec lui, & recevront la récompense qu'ils méritent. Il y en a d'autres qui ne respirent que la paix & la tranquillité, mais qui par leurs Emplois sont, malgré eux, accablés d'affaires litigieuses: Le sort de ces derniers est plus à plaindre, qu'à envier.

L'Oisi-

L'Oisiveté étant la mère de tous les vices, on se perd, & on se rend malheureux quand on ne fait pas se donner une honête occupation. Il faut donc s'occuper dans la vie, mais d'une telle manière que cela ne préjudicie point à nôtre véritable bonheur. Quand on est dans un âge avancé, il est de la sagesse de se décharger des affaires du Monde, pour s'appliquer mieux aux devoirs de l'Homme & du Chrétien. Quelque occupé que l'on soit dans sa vocation, on ne doit jamais perdre de vuë le but principal pour lequel on est dans ce Monde.



CHAPITRE VII.

De la Modération dans la Conversation.

LA *MODE'RATION* est une qualité très-nécessaire pour le bonheur de la Vie, de la Société & de la Conversation. *Parler peu, & écouter beaucoup, c'est la première leçon qu'elle nous donne. Une grande charité, & une grande discrétion sont le vrai moyen de ne pas abuser de l'usage de la parole. Quand on est dans une compagnie dan-*

dangereuse ou inconnue, il faut laisser parler les plus pressés & se contenter de les suivre. Si la conversation roule sur des Affaires d'Etat un peu délicates, ou sur les défauts du prochain, on doit la détourner adroitement pour la mettre sur quelque sujet innocent. Si on la fait tomber sur des matières de Religion, les personnes sages s'en entretiendront plutôt pour s'instruire, pour se consoler, & pour se fortifier dans la piété, que pour disputer sur quelques points controversés.

Lors-qu'on dispute sur la Religion, il faut toujours le faire d'une manière pleine de douceur & de modération. Ce n'est que par-là qu'on peut convaincre l'esprit, & gagner le cœur des autres hommes. C'est une chose bien déplorable de voir les Chrétiens qui reconnoissent un même Dieu, une même Révélation, & un même Sauveur, & qui aspirent au même héritage, s'échauffer & crier comme au meurtre, pour quelque petite diversité de sentimens. L'esprit de l'Evangile veut que l'on suive toujours la

Véri-

Vérité * avec la Charité, & que l'on ne se dispute qu'à qui sera plus modéré & plus charitable. On fait un très grand tort à la meilleure Cause, lors-que pour la défendre, on appelle les passions au secours de la Raison. Le Démon se plaît dans le bruit & dans le tumulte, mais Dieu aime la paix, l'ordre & la tranquillité.

Il ne faut jamais proposer ses sentimens d'un air impérieux, ni rejeter ceux des autres avec mépris. Si nous connoissions nôtre ignorance & nos erreurs, nous chercherions plutôt à nous instruire, qu'à parler d'un ton décisif, & à multiplier nos paroles. On se croit réciproquement dans l'erreur & dans le tort; ainsi on doit se supporter les uns les autres, & non pas se traiter avec aigreur & avec emportement. *Il y a de l'honneur à se rendre à la vérité & à la justice dès qu'on les connoit; mais il est honteux de ne vouloir jamais rien céder pendant qu'on peut soutenir son sentiment à tort & à travers.*

Quand on considère les erreurs, les vices & les désordres qui régner dans le Mon-

* Ephes. IV. 15.

Monde, il en faut examiner les causes, & tâcher d'y apporter du remède. Si nous ne pouvons remédier à la source du mal, apprenons du moins à être modérés dans nos jugemens, à avoir compassion de la foiblesse humaine, & à profiter de tout, sans nous étonner de rien.

LIVRE SIXIEME.

CONSEILS particuliers pour
parvenir à cette Paix & à ce
Contentement.

CHAPITRE I.

OU

I. Conseil pour la Paix de l'Ame.

Se contenter de sa condition.

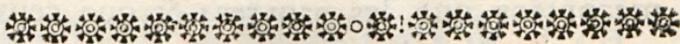
C'est un grand secret pour le repos de l'esprit, que de savoir *se contenter de sa condition*, & vouloir toujours ce que Dieu veut. Cet acquiescement à la volonté de Dieu n'empêche pas qu'on ne puisse, & qu'on ne doive travailler à changer d'état, ou à rendre sa condition plus douce & plus supportable, s'il est possible de se délivrer innocemment des incommodités que l'on y souffre,

Les Pauvres & les Riches ont également besoin qu'on les exhorte à être
con-

contens de leur condition, & à mettre à profit les avantages qu'elle leur offre. Les gens riches & élevés sont plus sujets à être mécontens que les pauvres, & que ceux qui vivent dans l'obscurité. Cela vient de ce qu'ils s'aiment trop eux-mêmes, & de ce qu'ils aiment trop le Monde; On ne sera donc jamais content ni heureux, si l'on ne modère ces deux sortes d'amours.

Pour bannir l'amour immodéré de nous-mêmes & du Monde, il faut être bien persuadé de la sagesse, de la bonté & de l'amour de Dieu dans tout ce qu'il fait à nôtre égard. Tous les états de la vie étant sujets à des révolutions perpetuelles, il est de la sagesse de travailler à nous maintenir, ou à nous remettre dans un bon état; de diminuer nos désirs à mesure que nôtre fortune diminuë, & de remonter toujous à la cause première. Le seul moyen d'être content dans toute sorte de conditions, c'est de chercher son contentement en Dieu & en soi-même, indépendamment des choses extérieures. *Quand on a en soi la source*

du vrai bonheur, on est toujours satisfait; Mais rien ne peut contenter celui qui cherche sa félicité dans les choses de la Terre.



CHAPITRE II.

OU

II. Conseil pour la Paix de l'Âme:

Ne s'inquiéter point pour l'avenir.

Il y a des esprits si inquiets, qu'ils ne sont jamais contents de leur sort, & ne se trouvent bien que là où ils ne sont pas. Cette disposition d'esprit rend malheureux ceux en qui elle se rencontre, & elle les éloigne de Dieu. *La considération de la sage & bonne Providence, qui regle les événemens, doit calmer nos inquietudes, mais non pas nous empêcher de faire usage de nôtre prudence.* Pour n'être pas inquiet sur l'avenir, il ne faut point chercher à connoître les choses que Dieu nous a cachées. On ne fait par-là que se tourmenter avant le tems.

Ce ne sont pas les plus gens de bien, ni les meilleurs esprits, qui tâchent de savoir

voir l'avenir, mais les méchans, les esprits foibles, & sur-tout le peuple ignorant. Ils ont recours pour cela aux Diseurs de bonne aventure, aux Dévins, aux Sortilèges, & aux Paroles magiques. Ce qu'ils ne peuvent connoître par l'esprit de Dieu, ils essaient de le découvrir par celui du Démon. Ils donnent dans *l'Astrologie Judiciaire*, qui est un art diabolique, d'autant plus dangereux qu'il paroît sublime & innocent. Cet art cause de très-grands maux dans l'esprit des personnes crédules. Voilà pour-quoi Dieu l'a expressément défendu, * & a menacé de faire périr ceux qui s'y adonnent.

La connoissance de l'avenir ne serviroit qu'à troubler nôtre repos; ainsi nous avons sujet de bénir Dieu de nous l'avoir cachée. Il y a un avenir auquel nous devons aspirer sans cesse: c'est celui d'une vie éternelle & bienheureuse.

H 2

CHA-

* Voy. Jerem. X. 2. comparé avec Isaïe XLVII. 13.

CHAPITRE III.

OU

III. Conseil pour la Paix de l'Âme:

Se renfermer en soi-même.

Il suffit de se connoître, & de connoître le Monde, pour sentir la nécessité de se renfermer en soi-même, mais sans renoncer pour cela à la Société. L'intérieur où le Sage doit se renfermer, c'est la droite Raison & la bonne conscience, à la faveur desquelles il impose silence à ses passions tumultueuses, & juge sagement de tout. *Etranger * & Voyageur*, comme il est sur la Terre, il prend peu d'intérêt aux affaires bruyantes de ce Monde, & ne pense qu'à arriver un jour dans sa Patrie Celeste. Il donne, quand il le faut, son attention à ses affaires temporelles; mais il ne s'en occupe jamais tout entier, sachant qu'il est né pour de plus grandes choses.

Un homme enfoncé dans le Jeu, ou si ardent à la poursuite d'un Emploi, ou à la

la recherche d'une Femme, qu'il en perd le repos & l'appétit, est un objet digne de mépris, & encore plus de compassion. Se passionner pour le feu, ou pour des choses de néant, c'est oublier son origine & l'excellence de son Âme. La conquête ou la perte d'un Royaume ne mériteroit pas seulement que le Sage en perdît sa tranquillité: à plus forte raison, des bagatelles ne le méritent-elles pas.

Pour se renfermer en soi-même, il est bon de ne se communiquer qu'à un petit nombre de personnes, & bien choisies, & d'être réservé avec les autres, pour ne leur pas découvrir son foible. Il faut éviter, autant que le devoir le permet, de prendre parti dans les différens sentimens & les différens intérêts qui parent la Société.



CHAPITRE IV.

OU

IV. Conseil pour la Paix de l'Âme:

Fuir l'Oisiveté.

On ne sauroit vivre content lors-qu'on passe sa vie dans l'inaction. L'OISIVITÉ

H 3

rend

rend pauvre & envieux, & empêche qu'on ne se plaise dans sa condition. Elle fait trouver le tems long & ennuyeux, & attendre de la fortune ce qu'on pourroit se procurer par son travail. Elle porte à chercher hors de soi-même de quoi se désennuyer; & elle inspire un esprit de curiosité qui ne se repaît que de nouvelles.

Quand on ne fait pas se donner de l'occupation, on est ordinairement chagrin & de mauvaise humeur; & on se porte aisement au mal. C'est une mauvaise excuse que celle de dire qu'on est désœuvré parce qu'on n'a rien à faire. On a toujours du bien à faire, dans quelque situation que l'on soit, pourvu qu'on en ait la volonté.



CHAPITRE V.

OU

V. Conseil pour la Paix de l'Âme.

Eviter la curiosité dans les choses divines.

La Curiosité dans les choses divines est un des plus grand obstacles à la paix de l'âme. *On se rend malheureux, & criminel tout*

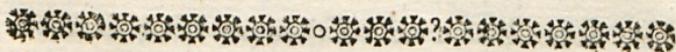
en-

ensemble, quand on veut pénétrer dans ce que Dieu a trouvé à propos de nous cacher. Il a mis des bornes à nôtre curiosité, qu'il ne nous est pas permis de passer. Cela étant, nous devons plutôt méditer attentivement sur les œuvres de la Nature, de la Grace & de la Providence, & sur nos devoirs, que de chercher à entrer dans le Conseil secret de Dieu. Il ne faut donc point nous embarrasser l'esprit des matières de Théologie qui sont au dessus de nôtre Raison, mais nous contenter de faire nôtre devoir, & de n'attribuer jamais rien à Dieu, qui soit indigne de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, & de sa sainteté.

Les choses nécessaires au salut sont révélées d'une manière fort claire, ainsi nous devons les examiner avec soin; mais on doit parler avec beaucoup de retenue & de modestie de celles qui sont obscures. Cette modestie & cette retenue sont surtout nécessaires dans la lecture des Prophéties qui ne sont pas encore accomplies, mais qui s'accompliront dans leur tems.

Si l'on s'égare, quand on examine trop

curieusement la Parole de Dieu, on se remplit de doutes, quand on veut approfondir la matière de la *Grace*. Le Saint Esprit agit différemment suivant la disposition de nos cœurs; & il varie ses graces selon son bon plaisir. *Pour savoir si nous sommes en état de grace ce n'est point l'œuvre de Dieu que nous devons examiner, mais les nôtres.* Le sceau de nôtre Election ne consiste pas à sentir de la consolation, mais à nous éloigner du péché. Pourvû que l'on aime Dieu de tout son cœur, & que l'on se confie en lui, on sentira tôt ou tard ses divines consolations; on n'a qu'à ne se pas impatienter.



CHAPITRE VI.

& dernier

Du soin du Corps, & des menus contentemens de la vie.

Si l'on veut que le Corps contribuë au contentement de l'Esprit, il faut l'accôûtimer à avoir beaucoup moins égard au plaisir, qu'à la santé. La Santé étant le plus pré-

précieux de tous les biens temporels, il est essentiel de la favoir bien ménager en tout tems. Elle se conserve principalement par la *Tranquillité de l'esprit*, par la *Sobriété* & par l'*Exercice*.

Un Tempérament gai, & une humeur douce & égale, entretiennent la santé; mais la mélancolie & la mauvaise humeur aigrissent la masse du sang, & causent souvent des langueurs mortelles. La bonne constitution du corps entretient réciproquement la sérénité de l'esprit.

Rien ne nuit tant au corps & à l'esprit, que l'Intempérance; il faut donc se former de bonne heure à la Sobriété, & à une manière de vivre simple & frugale. Le jeûne & l'abstinence, quand cela est nécessaire, sont plus propres à conserver la santé, que tous les remèdes de la Médecine. La bonne chère tue ceux dont les repas sont des festins continuels; mais elle renouvelle la vigueur de ceux qui en usent rarement.

L'EXERCICE du Corps contribuë merveilleusement à la santé: il doit être proportionné à sa constitution & à sa nourriture.

Si l'on ne peut en faire aucun, il faut se retrancher à manger peu; sans quoi on se remplit de mauvaises humeurs. Pour se bien porter, il faut dès sa jeunesse, se faire à la fatigue, & sur-tout au froid, qui cause la plûpart des maladies des personnes âgées: il n'en est plus tems quand on est vieux.

Lors-que nôtre santé est altérée, nous devons de bonne heure avoir recours aux Médecins & aux Remédes: Mais *Trop de remédes sont pires que le mal.* Il y a de petits remédes simples, que chacun devoit tâcher de connoître pour être son Médecin à soi-même. Mais après tout, *L'abstinence de ce qui est nuisible, vaut mieux que l'usage de ce qui est salutaire.*

La propreté & la commodité dans ses Habits, ses Meubles & son Logement, aussi bien que l'ordre & l'arrangement dans ses plus petites affaires, influent beaucoup sur le contentement d'esprit & sur la bonne humeur. *Peu de choses suffisent au Sage pour le divertir & pour lui donner du plaisir.*

En matière de Divertissemens, il faut
tôû-

toijours préférer ceux qui font nobles & utiles, à ceux qui ne font qu'agréables. Sur ce pié-là, *Les Jeux d'exercice & d'adresse font préférables aux Jeux de hazard*: ces derniers font égarer l'esprit, excitent les passions, & altèrent la tranquillité. *C'est un indigne & criminel métier, que celui d'un Joueur de profession qui hazard de tout son bien au Jeu, & dont le but est de s'enrichir aux dépens d'autrui. Il y a autant de folie, que ingratitude envers Dieu, de risquer de grosses sommes d'argent au Jeu.* Dieu ne nous a pas rendu dépositaires de ses biens pour les mettre à une si injuste Banque. Malheur donc à quiconque ne peut rendre un meilleur compte de son administration! La Lecture, l'Eloquence, la Poësie & la Musique font des recreations beaucoup plus amusantes que celle du Jeu.

Le devoir du Sage n'est pas de courir après les plaisirs, mais d'en bien user quand ils se présentent, & encore plus de savoir s'en passer, & d'être content sans eux. Le sentiment de l'amour de Dieu donne à l'Ame le seul vrai contentement, & fait trouver toutes choses douces & agréables.

CON-

CONCLUSION.

Retour au grand principe de la Paix de l'Âme & du Contentement de l'Esprit, savoir, d'être uni étroitement à DIEU.

Des menus plaisirs de la vie, il faut toujours remonter à la source du grand & principal contentement, qui est d'avoir la Paix avec DIEU. Cela est d'autant plus nécessaire, que le Monde & nôtre nature corrompue ne renferment rien qui puisse nous satisfaire pleinement. Tout étant vanité * & rongement d'esprit, le Sage fera son affaire capitale de craindre Dieu ** & de garder ses commandemens.

Plus nôtre union avec Dieu est intime, plus nous sommes contents & heureux dans toute sorte d'états. Par cette union nôtre cœur est comme un sanctuaire, où Dieu daigne habiter, pour le remplir de toutes ses graces. Nous sommes sur-tout pleins de l'espérance d'une félicité parfaite & éternelle. Cette glorieuse attente adoucit toutes nos amertumes, & diminue les incommodités de nôtre vie. Le senti-
ment

* Ecelef. I. 14. ** Ecelef. XII. 15.

ment de l'amour de Dieu & de nôtre amour réciproque est un avant-gout des délices ineffables qui nous sont réservées dans le Ciel.

La Méditation, la Prière & les bonnes Oeuvres fortifient ce sentiment, & le rendent ferme & durable. Une si sainte union s'entretient & se cimente aussi par un esprit* doux & tranquille, qui est une image de la Divinité.

Si nous possédons ainsi la Paix de Dieu, nous serons à l'abri des tempêtes & des naufrages de cette vie. Les plus grandes révolutions, & les plus terribles catastrophes ne seront pas capables de nous effrayer; & quand le Ciel & la Terre viendroient à être bouleversés, nous ne serons** jamais ébranlés, AINSI SOIT-IL.

* I. Pier. III. 4. ** Ps. XVI. 8.

FIN de l'ABRE'GE' du Traite de la Paix de l'Ame,



125475

X 240427

K

